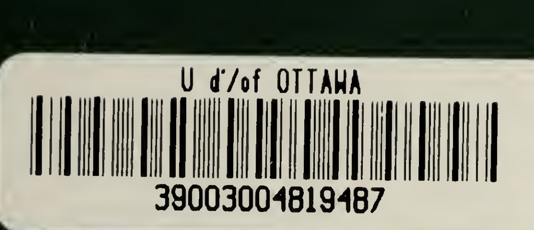
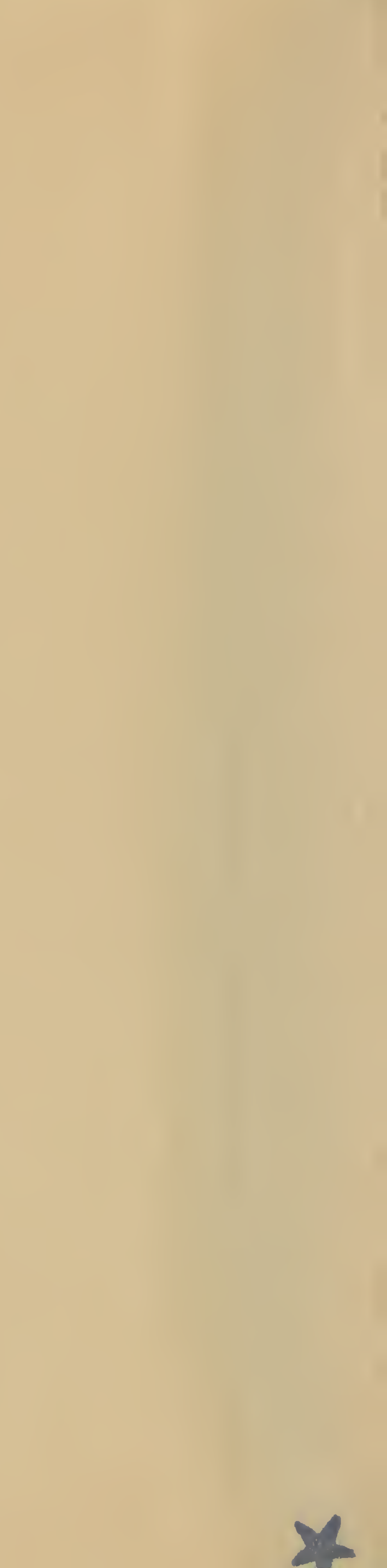

U d'/of OTTAWA
39003004819487



ESQUISSES DE POESIE

Souvenirs de Collège

PAR

WILFRID LALONDE, E. E. D.

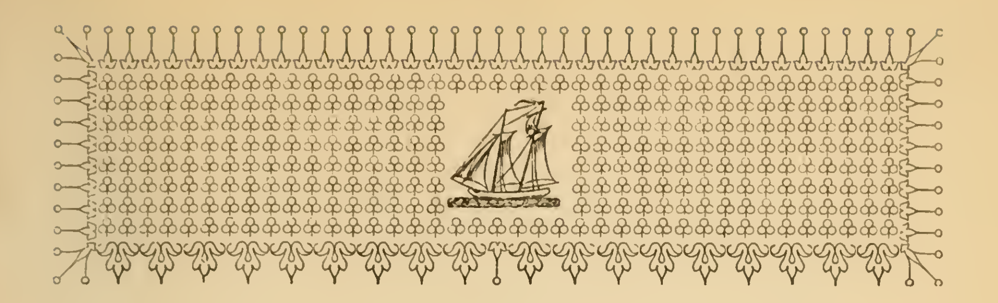
AVEC UNE PRÉFACE :

SALUT AU DRAPEAU!

Par JULES SAINT-ELME



MONTREAL
IMPRIMERIE DE L'INSTITUTION DES SOURDS-MUETS
Rue Saint-Dominique, Mile-End.
1896



SALUT AU DRAPEAU !

L'AUTEUR des *Souvenirs de collège* est un jeune, un tout jeune. A peine vient-il de sourire à l'aurore de la vingtième année.

Il lui reste encore tout un lustre brillant à savourer les illusions charmantes du printemps de la vie, papillons bleus qui battent joyeusement des ailes dans les cerveaux d'adolescents. Le premier quart de siècle, en semant sur nos têtes ses précoces frimas, ne suffit pas toujours à faire s'envoler jusqu'au dernier ces hôtes caressés.

Pourtant, M. Lalonde, l'âme vibrante de poésie dès son âge le plus tendre, à l'instar de tous les vrais

favoris des muses, a déjà tourné des vers jusqu'au respectable chiffre de quelque deux mille cinq cents. Il en a de quoi remplir un beau et bon volume, qu'il jette aujourd'hui bravement en pâture à l'opinion publique, mère ou marâtre selon son caprice, et dont la tendresse ou l'envie feront perpétuellement, pour l'écrivain qui débute, l'objet de profondes anxiétés.

Ce qu'il aura le temps d'en ravir encore, de saveurs poétiques, à la coupe d'ambroisie où il n'a fait jusqu'ici que tremper ses lèvres d'élu, et cela même en supposant que la première étape de vingt-cinq ans dût l'éloigner trop des sommets de l'Hymette, ou que les cordes sonores de son luth ne vinssent à se briser aux ronces du chemin, s'il arrivait que le jeune barde, fatigué ou découragé, y suspendît, de fois à autre, son mélodieux instrument.

Question de sympathie, sans doute, le poète des *Souvenirs de collège* a désiré que ce fût à un *ancien* jeune, *un* qui vient justement d'achever cette étape des premiers vingt-cinq ans, qu'échût l'honneur d'être le parrain de son intéressant recueil. Tout en plaidant incompétence, celui-là n'a pas osé se soustraire à une aussi agréable corvée.

Le lecteur ni le poète n'attendent de moi l'une de ces fastidieuses préfaces qui font souvent fermer, de dépit, le volume, aux premiers feuillets. Ces

sortes de présentations officielles, presque toujours guindées, souvent compromettantes, sont rarement faites pour augmenter beaucoup le mérite ou le succès de l'ouvrage. Sauf, peut-être, lorsqu'une autorité en la matière croit pouvoir inscrire ainsi au frontispice l'expression complète de sa louange et de son jugement consécrateur. Ici l'un de ces éléments fait défaut, pour le moins : celui de l'autorité.

Aussi, n'est-ce ni une critique ni une apologie des vers de M. Lalonde que j'ai la prétention d'insérer ici. Simplement, au nom des phalanges jeunes, dont on me fait la faveur d'être l'écho, j'acclame les couleurs de la bonne et saine poésie, qui passent, fièrement et dignement portées par l'un de nos cadets, et avec la conviction émue de l'un des plus humbles soldats du bataillon d'élite, je jette dans le vent le *Salut au drapeau !*

Qu'on me permette de n'insister point davantage. Je suis probablement fort mauvais juge pour recommander à l'attention et à l'estime des profanes les vers de ce recueil.

J'ai connu le collège Bourget et ses beautés inspiratrices, que chante amoureusement mon jeune confrère : je les ai admirés sans réserve.

J'ai toujours aimé le vers, ferme et retentissant comme l'airain sacré, et dans les replis gracieux du-

quel s'encadrent de nobles et fortes pensées : je trouve que " l'élève de Bourget," tout en n'ambitionnant point le témoignage de la perfection déjà atteinte, n'est pas resté bien au-dessous de ses motifs d'inspiration.

Voilà ce que je pense, moi, des *Souvenirs de collège*, et je le dis tout bonnement.

Et à cela, je n'ajouterai qu'un mot : veuille le lecteur complaisant ne se laisser point indisposer par la fade introduction que je signe. Qu'il parcourre seulement les premières pièces de ce volume : telles que *Le Voltigeur*, *Crémazie*, *Le Seigneur Vendéen*, etc., etc. : c'est ma ferme confiance que l'ambition le prendra de déguster le tout, jusqu'à l'ultime page.

Or, c'est là l'unique justification que je sollicite, pour n'avoir pas dit trop de mal—tout en me montrant discret, au chapitre laudatif—sur ces premières roulades poétiques d'un jeune chantre inspiré.

Jules Saint-Elme.

Montréal, le 8 décembre 1896.





LE VOLTIGEUR.

(LÉGENDE)

C'était sur le champ de bataille
De Chateauguay ; dans un vieux fort
Tout démoli par la mitraille,
Et dont la dernière muraille
Ouvrait un passage à la mort.

L'automne, en sa riche parure,
Brillait d'un éclat tout nouveau,

Comme un soldat de fier allure
Qui revêt sa plus riche armure
Avant de descendre au tombeau.

Le soleil, derrière un nuage,
Semblait éclairer à regret,
Et le vent du nord avec rage
Roulait, partout sur son passage,
La dépouille de la forêt.

Par ce temps, une brave armée
Ne comptant que trois cents soldats,
—Tous enfants de la Renommée—
Allait, de courage enflammée,
Vaincre ou mourir dans des combats.

Écrivains, leur plume est l'épée,
Un champ leur sert de parchemin ;
Et leur valeur de foi trempée
Jure d'écrire une épopée
Honteuse pour l'Américain.

L'air retentit, le canon gronde,
Sa voix appelle le trépas ;
Et la terreur la plus profonde
Règne partout ; le sang inonde
Le sol tout jonché de soldats.

Soudain, frappé par une bombe
Droit au cœur, le porte-drapeau
Tombe, se relève et retombe......

Au poste d'honneur il succombe,
Et le vieux fort est son tombeau !

" Haut l'étendard ! allons, un brave
" Pour le porter au premier rang ! "
— " Moi, moi ! " répond une voix grave,
Héros de son courage esclave,
Et que l'ardeur pousse en avant.

Ainsi qu'un lion il s'élance,
Prend l'étendard, veut l'embrasser,
Mais une balle le devance,
Et lui fait perdre sa vaillance
Par un rude et mortel baiser....

Héros, il est tombé victime
De sa noble intrépidité ;
Et dans son âme magnanime,
Le dévoûment le plus sublime
Lutte contre l'infirmité.

Ses yeux se remplissent de larmes ;
Il voudrait voler au secours,
Car il entend crier : "aux armes !"
Mais la mort rit de ses alarmes,
Et se plaît à briser ses jours.

Alors, ainsi que dans un rêve,
Vers sa mère il tourne l'esprit.
Son cœur est transpercé d'un glaive :

Sa mère pleurera sans trève,
Elle, sans soutien, sans abri !....

" Me pardonneras-tu, ma mère,
" De m'être moqué de la mort ?
" Désormais, seule sur la terre,
" Que feras-tu dans la misère
" Qui te garde un si triste sort ?

" Quel sacrifice, ô ma patrie !
" Tu demandes à ton enfant !
" Bien loin d'une mère chérie,
" Mourir, l'âme toute meurtrie,
" Quel holocauste plus sanglant !

“ O mon pays, si la victoire
“ Apporte un baume à tes douleurs,
“ N'élève rien à ma mémoire,
“ Car à ce souvenir de gloire,
“ Ma mère verserait des pleurs.

“ Mère, adieu, je sens que la vie
“ Est inflexible à mon désir.
“ Je meurs ; ma tâche est accomplie......
“ Que n'es-tu là, mère chérie,
“ Recevant mon dernier soupir.........”

Et disant ces mots, son œil pâle
S'irrite et lance un trait de feu ;
Sa figure, naguère mâle,

Pâlit, s'éteint. Un dernier râle
Laisse envoler son âme à Dieu !

. . . .

Aussitôt, des cris d'allégresse
Retentissent de toutes parts ;
Le nombre cède à la prouesse :
Les Américains en détresse
Viennent de quitter les remparts !......

On dit qu'alors, dans un nuage
L'astre des nuits resta plongé,
Et que dans un suprême hommage,
Une voix d'un accent sauvage
S'écria : " Mère ! on m'a vengé !......"

Collège Bourget, 25 mai 1895.



CRÉMAZIE.

Salut ! O grand poète, enfant de la patrie,
Gloire du Canada par la haine flétrie,
Reverdissant toujours.
Salut ! astre brillant dont la lumière pure
A fait paraître au ciel de la littérature
Les premiers de ses jours.

Avant toi la patrie ignorait le poète,
Souvent elle disait d'une voix inquiète :

"Qui donc me chantera?"
L'amour te fit poète, et d'une voix sonore,
Plus tard tu répondis: "quoique débile encore,
Mon luth t'exaltera."

Depuis, ton âme fut un écho de son âme;
Toutes deux ont brûlé d'une commune flamme
Et n'ont eu qu'une voix.
Si, parfois, le malheur jetait dans les alarmes
Cette mère si bonne, ému jusques aux larmes,
Tu partageais sa croix.

Si la gloire, en son vol, l'effleurait de son aile,
Si la prospérité venait s'asseoir près d'elle
Et lui serrer la main,

De tes larmes, alors, naissait un doux sourire,
Tes doigts faisaient vibrer les cordes de ta lyre,
Tu chantais un refrain.

Tel l'enfant, près du lit où repose sa mère,
Sent son cœur transpercé d'une douleur amère,
En la voyant souffrir.
Mais si de son chevet s'éloigne la souffrance,
Ce fils sèche ses pleurs, sourit, et d'espérance
Il aime à se nourrir....

Tu chantes ton pays, ses combats, ses victoires,
Ses peines, ses revers, ses triomphes, ses gloires,
Ses labeurs couronnés ;
Ta muse te conduit aux cîmes du lyrisme,

Et tes frères, témoins de ton patriotisme,
T'admirent étonnés......

O poète, pourquoi, vers des rives lointaines
T'enfuir pour aller boire aux amères fontaines
De la terre d'exil ?
La gloire t'offre-t-elle un coin de son royaume ?
Et le bonheur, caché dans un riant fantôme,
A tes yeux sourit-il ?

Non, tu sais que là-bas, aux plages étrangères,
Les larmes de ton cœur monteront plus amères,
Mais avec liberté.
Tel l'enfant qui plongea sa mère en des alarmes,
Se dérobe à ses yeux pour noyer dans les larmes
Son péché regretté.

Oh ! combien ta douleur devait être profonde,
Quand le vaisseau français t'emportant quitta l'onde
De ton beau Saint-Laurent.
A l'horizon tes yeux poursuivaient la patrie,
Sur tes lèvres montait de ton âme attendrie
Un adieu déchirant.

Et c'était bien vraiment l'adieu, l'adieu suprême,
Que tu fis, en ce jour, à tes autres toi-même,
Ignorant l'avenir.......
Sur le sol où ton nom devait seul reparaître,
Tu nous laissas, pourtant, un lambeau de ton être,
Un pieux souvenir.

Depuis ce jour fatal né d'un nuage sombre,
Partout l'adversité te suivit de son ombre,

Empoisonnant tes jours.
Le sourire, dès lors, s'enfuit loin de ta bouche,
La tristesse, le soir, pleura près de ta couche,
Et t'en fit tes amours.

Le riant souvenir de tes jeunes années
Faisant naître pour toi des heures fortunées,
N'était que passager ;
Car la réalité t'enlevant ta chimère,
Augmentait ta douleur, la rendait plus amère,
Sous un ciel étranger.

Ainsi le voyageur, par rares intervalles,
Voit, au sein de la nuit, jaillir des lueurs pâles,
Eclairant le lointain.

Mais, tout à coup, ces feux disparaissant dans l'ombre,
Entourent son regard d'un horizon si sombre
Qu'il doute du chemin.

Combien de fois tes yeux errant sur l'Atlantique,
Crurent apercevoir le sol de l'Amérique,
Et ton beau Canada !
Et tu voulus chanter...... mais plus de mélodie,
Tes jours étaient comptés...... bientôt la maladie
Au sein te poignarda.

Tel, au bord des forêts, quand tout dort et repose,
Le reptile affamé dans l'ombre se dispose
A remplir son dessin.
Voit-il un jeune agneau cherchant sa tendre mère,

Il l'attaque et met fin à sa douleur amère,
En lui perçant le sein.

Assiégé par le mal, vaincu par la souffrance,
Tu te berces, pourtant, de la douce espérance
D'un fortuné retour.
Et, dans ce rêve d'or, ton âme poétique
Entonne son dernier hymne patriotique,
Son chef-d'œuvre d'amour.

Mais la voix de la mort à ton âme résonne ;
Et tu meurs loin des tiens...... à tes côtés personne
pour te fermer les yeux !
Telle, au soir d'un beau jour, on voit pâlir l'étoile,
Quand un nuage sombre en passant jette un voile
A l'astre radieux.

Tu meurs loin du pays digne objet de tes charmes,
Loin du sol arrosé de tes premières larmes,
Loin de ton Saint-Laurent.
Et le bruit de ta mort s'éteignant dans la brise,
Sur ta tombe l'oubli que ta gloire méprise,
Met son sceau révoltant.

Mais a-t-on pu jamais emprisonner l'aurore ?
Non, à l'heure marquée, elle se lève et dore
De ses feux les hauteurs.
Ainsi, noble poète, apparaît ta mémoire,
Et sur ton sol natal les reflets de ta gloire
Touchent les nobles cœurs.

Oui, laissons au passé le mépris et la haine,
Ne soyons pas de ceux que la vengence entraîne,
Amis, soyons chrétiens ;
Après vingt ans d'exil, une faute pleurée
Doit-elle encor trouver une vengeance outrée
Dans des cœurs canadiens ?

Et quoi ! Dieu l'a jugé du haut de son saint trône,
Nous n'en connaissons rien, si ce n'est qu'il pardonne
Aux pleurs du repentant.
Et pour nous, canadiens, ce devoir nous incombe,
Oh ! ne cessons jamais de vénérer sa tombe
D'un hommage constant.

Offrons des vœux au ciel pour qu'un jour la patrie
Se tourne vers la France, et, d'une âme attendrie,
Réclame son tombeau ;
Pour que le grand poète auprès des siens repose,
A l'ombre de la paix, dans la modeste fosse,
Tout près de son berceau !

Collège Bourget, 10 septembre, 1894.





LES MORTS.

(SONNET)

O morts qui reposez dans votre froide bière,
Vous que l'oubli revêt de son manteau de deuil,
Sortez de vos tombeaux, secouez la poussière
Que le temps a mêlée aux cendres du cercueil.

Novembre offre au Seigneur l'encens de sa prière ;
Sur son front dépouillé du faste de l'orgueil,

Brille d'un pur éclat la divine lumière
Qui du temple céleste illumine le seuil.

Quittez votre prison, franchissez la distance
Qui vous retient captifs dans l'exil de souffrance ;
Oubliez vos douleurs, car Dieu vous est rendu.

Mais quand viendra le soir, à l'heure où le jour tombe,
Venez, à votre tour, vous pencher sur la tombe,
Où, peut-être demain, je serai descendu ! ....

Collège Bourget, 14 novembre 1892.



A MA SŒUR.

SUR LA MORT DE SON ENFANT.

Ainsi que l'arbuste fragile
Dont se brise le front mobile
  Sous son propre fardeau,
Le mortel ici-bas succombe,
Et souvent descend dans la tombe
  En sortant du berceau.

Comme une fleur qui s'étiole
Sous le baiser glacé qu'Eole
  Met sur son front vermeil,
Tel, enfant, tu laissas la vie ;
Mais, dans l'éternelle patrie,
  Qu'heureux fut ton réveil !

Jésus voulut t'unir aux anges,
Afin de chanter les louanges
  De son Père éternel ;
Aussitôt tu quittas la terre,
Abandonnas ta tendre mère
  Pour le bonheur du ciel !......

Sèche tes pleurs, mère chérie,
Lève les yeux vers la patrie

Où règne le Grand Roi.
Regarde, vois ce petit ange
Membre d'une sainte phalange,
Sous la divine loi.

C'est ton fils, mère, prends courage,
Il se donne à Dieu sans partage
Et possède les cieux.
Maintenant, sur sa mère il veille,
Et lui dit, lorsqu'elle sommeille :
" Maman, je suis heureux ! "

Collège Bourget, 15 janvier 1893.



L'AUGUSTINIDE.

(POÈME BADIN)

Je chante le combat, l'héroïque victoire
Qui de maître Augustin fait le titre de gloire.
Muse qui connaît tout, sur mon luth frémissant
Viens me peindre l'horreur de ce drame sanglant.
C'était jour de congé ; sur la troupe écolière
L'astre du jour versait les flots de sa lumière.

Les élèves, livrés aux plaisirs de leurs jeux,
Faisaient retentir l'air de leurs rires joyeux.
Tel on entend, parfois, sous le sombre feuillage,
De milliers d'oiseaux le bruyant babillage,
Telle, mais plus puissante, au milieu de nos rangs
S'élève la clameur des rires innocents.
Mais voilà que, soudain, drapée en un nuage,
La Discorde montrant son horrible visage,
Descendit lentement vers un groupe badin,
Taquinant à loisir le timide Augustin.
Le regard du fantôme étincela de haine ;
Un sourire infernal sur sa face inhumaine
Erra quelques instants, et puis tout disparut.
Telle, dans les buissons, la vipère à l'affût,
De la tendre brebis épiant le passage,

S'élance brusquement, le cou gonflé de rage ;
Au sein de la victime épanchant ses poisons,
De la fureur en elle allume les tisons ;
Telle, dans son courroux, l'insolente Discorde
Dans le cœur d'Augustin, enfant de la concorde,
D'une rage subite allume le brasier.
Elle en fit un héros au regard fier, altier.
" Qui de vous, désormais," dit d'une voix vibrante,
Le terrible Augustin à la foule tremblante,
" Osera me braver avec ses jeux mesquins ?
" Je saurai vous punir, imbéciles coquins."
Un éclair, à ses mots, jaillit de sa prunelle.
Le groupe de taquins tremble, hésite, chancelle,
Et, cédant à la peur, s'enfuit de toutes parts.
Cependant le héros méprisant les fuyards,

Sur la scène déserte à grands pas se promène,
Cherchant quelqu'un sur qui son courroux se déchaîne.
Or, voilà que, guidé par un destin cruel,
Thauvette, rougissant d'avoir craint un mortel,
Et méprisant enfin une terreur subite,
Pour venger son honneur entaché par la fuite,
Du groupe des fuyards se détache bientôt,
Et vers maître Augustin se dirige aussitôt.
Hélas ! destin fatal ! courage trop funeste !
Objet infortuné d'une haine céleste,
Digne fils d'un héros, Joseph, ne vois-tu pas
Que ton audace peut te conduire au trépas ?
Hélas ! il n'entend point, il marche, il marche encore,
Déjà, près d'Augustin que la rage dévore,
Il s'arrête sans crainte et dit d'un ton railleur :

" Sache, brave Augustin, que, malgré ta valeur,
" Je n'éprouvai jamais une crainte réelle ;
" Je ne suis pas, tu sais, enfant de la querelle,
" C'est la seule raison qui m'engageait à fuir.
" Voyant que ton courroux cherchait à s'assouvir,
" Et qu'enflé d'un succès si pauvre et si facile,
" Tu promenais partout ta fureur imbécile,
" J'ai cru devoir punir un petit arrogant,
" Et montrer qu'après tout tu n'es pas un géant."
Augustin, ne pouvant plus contenir sa rage,
S'élance furieux pour venger cet outrage.
Tel on peut voir, au fond des bois silencieux,
Le lion que provoque un tigre audacieux,
Bondir en rugissant vers l'agresseur perfide,
Le renverser avec un courage intrépide ;

Tel le brave Augustin sur son fier ennemi
Se jette avec fureur, le terrasse à demi ;
Mais prompt comme l'éclair, le valeureux Thauvette
Se recule ; Augustin de prendre une pirouette.
Or, Thauvette, voulant profiter du hasard,
A son tour sur Gustin se jette l'œil hagard,
Lève un bras vigoureux, frappe, mais dans le vide....
C'est ce coup malheureux qui du combat décide.
Pendant qu'il s'étourdit en d'innombrables tours,
Thauvette ne voit pas Gustin qui, de rebours,
Sur son nez, avec force, abat un poing terrible.
Le sang coule à grands flots de la blessure horrible.
Thauvette se retire et sanglant et confus
" Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus."
Augustin glorieux sur les lieux se promène,
Défiant du regard Thauvette hors d'haleine.

Collège Bourget, 10 juin 1894.



LA PAUVRETÉ.

La pauvreté ! comment, dans le siècle où nous sommes,
Ce mot est-il compris par le commun des hommes ?
Comment ceux dont le cœur
N'a d'autre ambition que de régner en maître,
Peuvent-ils remarquer les douceurs que fait naître
Ce mot, porte-bonheur ?

Toujours la pauvreté se présente bien sombre ;
C'est l'arbre du malheur couvrant tout de son ombre,
Et dépouillé de fleurs ;
Un cyprès déséché par un souffle perfide,
Et dont le pied qui croît sur une terre aride,
Est arrosé de pleurs.

On dirait que le pauvre est indigne de vivre,
Partout on le méprise et partout le riche, ivre
D'augmenter son trésor,
S'en fait un marchepied, un être qu'il exploite
Pour atteindre le but que sans cesse il convoite :
Accumuler de l'or.

Le pauvre a travaillé de journée en journée,
De semaine en semaine et d'année en année,

Pour s'assurer son pain ;
Et souvent qu'advient-il ? c'est que le riche avare,
Au mépris du devoir, par la fraude s'empare
De la moitié du gain.

Le pauvre parle-t-il dans un simple langage ?
On s'en moque à sa face, on l'insulte, on l'outrage
Par d'insensés discours.
En un mot, l'indigent, on le fuit, le déteste
Comme on fuirait un homme attaqué de la peste,
Empoisonnant les jours.

Et pourtant quand le pauvre, en son humble chaumière,
Mange avec ses enfants le pain de la misère
Arrosé de sueurs ;

Le riche, en son palais, boit, rit, s'amuse, chante,
Et des plaisirs maudits que la richesse enfante
Savoure les douceurs.

Pauvres, résignez-vous, pauvres, sèchez vos larmes,
Elevez vos désirs plus haut que les faux charmes
Et les plaisirs mondains.
Levez la vue au ciel, Jésus-Christ vous contemple;
Déjà, pour bénir ceux qui suivent son exemple,
Il a levé les mains.

La pauvreté! combien le Roi des pauvres l'aime,
Puisqu'il a bien voulu s'en revêtir lui-même,
A son humble berceau.
Sur la terre toujours pour Jésus l'indigence

Fut le voile béni qui cacha sa puissance
Jusqu'au seuil du tombeau.

Abandonne-toi, pauvre, à la sainte Justice
Qui pèse tous les pleurs, bénit le sacrifice
Dont ton cœur est l'autel.
Tu dois vivre ici-bas au sein de la souffrance,
Et pour ne pas faiblir, ô garde l'espérance !
C'est un phare immortel !

Que jamais contre Dieu ton âme ne s'irrite,
Car, tu le sais, la plainte enlève tout mérite
Devant l'éternité.
Mais que jamais, surtout, les maux de cette vie
Ne te fassent dire, en ton extrême folie,
Ce mot : égalité !

Le Roi des nations dont sa sagesse immense
A formulé des lois qui pour notre ignorance
Paraissent des secrets,
Dit : malheur à ceux qui, dans leur vanité folle,
Oseraient mépriser la divine parole
Et ses justes décrets !

L'homme à l'homme, sans doute, est égal de nature ;
Du même limon Dieu fit toute créature,
Mais aux uns il a dit :
Je vous donne beaucoup, et la richesse oblige ;
Faites l'aumôme à ceux que l'indigence afflige ;
Je vous fais leur appui.

Aux autres : que jamais, au sein de la souffrance,
Vous n'éleviez la voix contre ma Providence

Qui veille sur vous tous ;
Du riche à vos côtés n'enviez pas la place,
Aimant la pauvreté, vous marchez sur ma trace ;
Soyez-en donc jaloux........

Le devoir ! que ce soit là toute notre envie ;
Riches ou mendiants, tôt ou tard, de la vie
Nous atteindrons le soir.
Et Dieu brisant alors titre, richesse : idoles,
Pour chacun des mortels n'aura que ces paroles :
As-tu fait ton devoir ?........

Collège Bourget, 1er janvier 1895.





UN SEIGNEUR VENDÉEN

À SES COMPATRIOTES À LA NOUVELLE DE LA MORT DE LOUIS XVI

(DISCOURS).

O douleur indicible ! inattendu malheur !
Quel invisible glaive a percé notre cœur,
Pour y verser à flots la coupe d'amertume
Dont le fiel se répand dans l'âme et la consume !
Vendéens, vous venez d'ouïr le messager :
Louis Seize n'a pu se soustraire au danger

Que le vent infernal fit planer sur sa tête.
Cependant si le roi, chêne dans la tempête,
Sous les coups des bourreaux bientôt a succombé,
Jamais devant le mal son front ne s'est courbé, [songe,
Il n'est plus ! non, grand Dieu, sa mort n'est point un
Mais bien avec raison dans la douleur nous plonge.
Ah ! chers amis, pleurons, car celui qui pour nous
Du flot des ennemis a bravé le courroux,
Celui qui tant de fois prodigua sa tendresse
Au peuple vendéen accablé de détresse,
Enfin ce roi semblable à ce pasteur actif
Qui, défendant des loups son troupeau trop craintif,
De ces monstres devient la première victime,
Est tombé sous le faix sans connaître son crime.
Le roi n'est plus, pleurons, nous sommes orphelins !....

. . . .

Ah ! c'est vous, Montagnards, infâmes Jacobins
Qui, la vengenace au cœur et l'outrage à la bouche,
Poussés par le démon, l'œil hagard et farouche,
Avez trempé vos mains dans le sang pur d'un roi
Et semé dans Paris la terreur et l'effroi.
C'est vous, mais attendez, dragons impitoyables,
Les Vendéens debout, fermes et redoutables,
Guerriers remplis de force et d'un royal honneur,
Mille fois ont crié : malheur à vous, malheur !
Sans doute, votre sang ne peut laver la tache
Que le lien du crime à votre front attache,
Non, il est trop impur ; mais nous serons jaloux
De le voir assouvir notre juste courroux.
Ah ! je vois dans Paris la machine infernale

Qui pour tant de mortels marqua l'heure fatale ;
Je vois la guillotine et ses couteaux tranchants
Qui retirent la vie aux bons comme aux méchants.
Mais tous nous la bravons et la mort qu'elle donne
Posera sur nos fronts l'immortelle couronne
Que notre roi martyr à reçu dans les cieux........
Mais vous, seriez-vous sûrs, monstres audacieux,
Que sur vous, tôt ou tard, la divine justice
Ne puisse retourner l'instrument du supplice,
Et du sang des bourreaux inonder tout Paris ?........
Non !.... Mais pour un moment détournons nos esprits
De ce qui dans nos cœurs allume la vengeance,
Et que notre douleur repose en l'espérance,
L'espérance est si douce au cœur de l'affligé !....
Dieu fut juste toujours et Dieu n'a point changé.

Avant longtemps, amis, la divine colère
S'armera pour venger Louis, notre bon père ;
Car nous vous demandons, barbares ennemis,
La cause de sa mort, quel crime il a commis ?
Le roi fut-il un traître, un infâme, un perfide ?
Fut-il un assassin, un lâche fratricide ?
Enfin, pour mériter un si funeste sort,
Du peuple de la France envia-t-il la mort ?
Il fut un roi trop bon ; et voilà son seul crime,
Trop grand fut son amour, il en fut la victime.
Ami de la justice, empressé pour le bien,
Toujours il fut jaloux du titre de chrétien ;
Et jamais il ne fit emploi de sa puissance
Que pour flétrir le vice, assister l'innocence,
Protéger l'opprimé, secourir le prochain,

Donner de l'aide au pauvre, à l'orphelin du pain.
Voilà le seul forfait dont le roi fut coupable ;
Quel abus du pouvoir ! quel crime abominable !......
Mais Dieu qui s'était fait son éternel support,
Voulut que sa vertu fut cause de sa mort.
Son âme il l'a jugea trop grande pour la terre,
Mais la lui retirant, il nous priva d'un père.
Cependant du Seigneur bénissons les décrets,
Notre raison ne peut pénétrer ses secrets :
Hier, c'était le trépas, aujourd'hui c'est la peine,
Mais demain, Vendéens, la victoire est certaine.
Aujourd'hui, dans le deuil est plongé notre amour,
Demain se lèvera l'aurore d'un beau jour.
Et si le roi n'est plus, en dépit de l'envie,
O Dieu, donne à son fils le salut et la vie !

Retire cet enfant des mains des ennemis,
Après tant de malheurs cet espoir est permis !
Nous, frères, au devoir ! prêtons-lui des mains fortes,
Et volons sur Paris en nombreuses cohortes ;
Avec un même cœur n'ayons qu'un même but.
De nous Louis Dix-Sept espère le salut ;
Que nos bras vigoureux dissipent la tempête
Qui gronde en ce moment au-dessus de sa tête.
En avant, citoyens, pour lui plus de retard,
Qu'à ma voix la Vendée arbore l'étendard.
Pour le roi, levez-vous, la voix du canon gronde,
C'est en Dieu, c'est en vous, que mon espoir se fonde.
Peuple, rappelle-toi ton passé glorieux,
Songe à garder intact l'honneur de tes aïeux ;
Grandi par ces pensers, le courage dans l'âme,

Tu seras consumé par une sainte flamme.
Nous sommes Vendéens, enfants aînés du roi,
Allons-nous, aujourd'hui, faiblir à notre foi ?
Allons-nous refuser de braver la mitraille ?
De verser notre sang sur le champ de bataille ?
Non, volons au trépas, c'est voler au bonheur ;
Soyons et mourons tous esclaves de l'honneur.
Nos aïeux, à leur mort, nous ont légué leur gloire,
N'allons pas assombrir l'éclat de leur mémoire,
Car la postérité sera là pour juger ;
Les siècles à venir sauront ne rien changer
De ce qui marquerait à nos fronts la souillure.
Mais si toujours l'histoire a flétri le parjure,
Elle a chanté bien haut le noble dévoûment
De tout héros tombé fidèle à son serment.

Nous, pour sauvegarder les droits de la justice,
De notre vie à Dieu faisons le sacrifice.
Heureux si notre sang est le dernier versé,
Et s'il peut relever le trône renversé.
Mais, frères, le temps presse, une heure, une minute
peut rendre infructueuse une semblable lutte.
La justice à vos cœurs a déjà fait appel ;
Allons, plus de retard ; pour le trône et l'autel
Levez-vous, Vendéens, le passé vous regarde,
L'avenir est à vous, volez à l'avant-garde.
La foi, l'honneur au cœur, les bannières au vent,
Pour le Christ et le roi, Vendéens, en avant !

Collège Bourget, 22 mai 1893.



LE LOUP, LE RENARD ET LE LIÈVRE

(FABLE).

Un lièvre un peu craintif—les lièvres le sont tous—
Avait d'un fin renard excité le courroux.
Ne pouvant obtenir le pardon de son crime,
Il résolut de fuir pour n'être pas victime
Du renard qui joignait la ruse à la fureur.
Jeannot-Peureux sur la route,
Sans doute,

Rencontre un bon vieux loup qu'il prend pour défen-
[seur.
" Oh ! dit-il, que votre force intrépide,
" Qui punit l'audacieux,
" Contre un renard furieux
" Protège un lièvre timide.
" Il n'y a qu'un instant,
" Je tremble en y pensant,
" La cruelle bête
" Pleine de rage a voulu m'étrangler,
" Jurant par sa tête
" Qu'en vitesse, sans droit, je prétends l'égaler."
—" C'est bien, répond le loup, vas te cacher bien vite,
" Ma tannière est tout près, établis-y ton gite.
" Il n'en sera rien, sois sans peur,
" Quelque chose qu'il arrive,

" Je me ferai le défenseur
" De ta personne craintive."
Le lièvre rassuré se retire à l'écart.
Cependant ce fameux langage
Avait été compris par le renard,
Aux aguets dans le voisinage,
Et l'animal rusé, pour fléchir le vieux loup,
Résolut de jouer le rôle de filou.
Sur le lieu de la scène
Il se présente donc
Avec un froid sans-gène
Assaisonné d'aplomb.
" Bonjour, messire Loup, dit-il avec finesse,
" En faisant un salut,
" Pourrai-je, sans blesser votre délicatesse,

" Et sans qu'il vous déplut,
" Vous demander une grâce,
—" Pardonnez à mon audace—
" Que seule votre Grandeur
" Peut accorder à votre serviteur.
" De votre force redoutable,
" A laquelle, ma foi, rien ne peut résister,
" Vous défendez un misérable
" Qui vient de m'irriter.
" Pour prix de votre bienfaisance
" N'attendez pas de récompense,
" Il ne peut rien pour vous ;
" Mais si vous me laissez assouvir ma vengeance,
" Et mon juste courroux,
" Je vous promets mon assistance,

" Et de satisfaire vos goûts.
" J'ai, dans ma tannière,
" Nombre de poulets
" Nouvellement volés, tout frais,
" Vous feriez bonne chère
" Si je vous les donnais.
" Eh ! bien, ils sont à vous, je vous les abandonne,
" Si vous me livrez
" La méchante personne
" Que vous défendez !"
Cette avantageuse promesse,
Faite sur un honnête ton,
Flattait avec adresse
L'appétit du glouton.
Comme déjà la faim l'assiège

En pensant aux poulets
" Nouvellement volés, tout frais,"
Il tombe dans le piège,
Et, croyant user de son droit,
Il désigne au renard l'endroit
Où se cache le lièvre.
Le renard de partir en se léchant la lèvre;
En deux bonds il se rend
A la tannière, et prend
L'animal craintif qui l'implore
A l'excès,
Mais que, sourd-muet, il dévore,
Sans procès.
Le pauvre lièvre expire
Au milieu d'effroyables maux,

Et l'on dit que, dans son délire,
Il murmura ces mots :
" Peuple, les députés te feront des promesses,
" Comme le loup en fit à moi,
" Mais ils te trahiront pour de vaines richesses,
" Et riront de ta bonne foi."

Collège Bourget, 15 décembre 1894.





LA NUIT DE NOËL.

Cieux, courbez votre front, penchez-vous sur la terre,
Soyez les vrais témoins de l'étonnant mystère
Qui remplit l'univers de joie et de bonheur !
Océan des plaisirs apaise ta furie,
Peuples, mettez un frein à votre barbarie,
Et toi, terre féconde, enfante ton Sauveur !

Noël, jour désiré, promis par les prophètes,
Noël, fête sublime entre les grandes fêtes,
Sourit à la lumière et vient combler nos vœux.
Jésus, le Désiré des nations souffrantes,
Va, bientôt, mettre fin à nos longues attentes,
Car cette nuit, chrétiens, il descendra des cieux !

Sans doute, les grands rois que le laurier couronne,
Ces princes opulents que la pompe environne,
Donneront volontiers leurs plus riches palais
A ce Roi glorieux qui, dominant le monde,
Répandra sur la terre une source féconde
De joie et de bonheur, d'espérance et de paix.

Cependant l'heure approche et Bethléem bruyante
Se divertit toujours................ La lune étincelante

Arrive à son zénith dans la voûte des cieux.
Le vent siffle et soulève en tourbillons la neige ;
Il fait froid ; plaignons ceux qu'aucun toit ne protège,
Car auprès des foyers point de place pour eux !

Tel, pourtant, votre sort, ô Joseph ! ô Marie !
Point de place pour vous dedans l'hôtellerie ;
Et minuit va sonner ! Jésus, Verbe incarné,
N'aura pour logement qu'une humble et pauvre étable,
Que des tiges de blé sous sa tête adorable,
Et nul n'acclamera le divin Nouveau-Né !......

Peuples, rassemblez-vous, venez à cette crèche,
Et soyez attentifs ; c'est de là qu'un Dieu prêche,
Dominant l'univers de son humble berceau.

A toi, riche, il apprend que le pauvre est ton frère,
A toi, pauvre, il répète : espère encore, espère,
Je viens de tes malheurs alléger le fardeau.

[anges,
O cieux, entr'ouvrez-vous, et vous, chœurs des saints
Descendez sur la terre en nombreuses phalanges,
Pour unir vos accents à notre faible voix.
Disons à l'univers la divine naissance ;
Chantons, le cœur rempli de joie et d'espérance :
Gloire à Jésus-Enfant, le Divin Roi des rois !

Collège Bourget, 25 décembre 1892.





LE PRÊTRE.

(SONNET).

Qu'est le prêtre, ici-bas ? O question sublime !
Peut-on bien y répondre en langue des mortels ?
Non, la raison se perd dans ce profond abîme
Dont la grandeur nous dit : Mystères éternels !

Le prêtre, immolateur de la sainte Victime,
Lis qui croît et fleurit à l'ombre des autels,

Fontaine de la grâce où l'âme se ranime,
Encens, baume, cinname aux parfums immortels !

Le prêtre, vase d'or qui verse l'espérance,
Rose de pureté, myrte de continence,
Porte close au péché, mais ouverte au pécheur,

Ecrin de chasteté, de candeur virginale,
Le prêtre est enfin la pierre philosophale
Qui change les démons en enfants du Seigneur !......

Collège Bourget, 18 novembre 1894.





L'EXPOSITION COLOMBIENNE.

" Nations d'outre-mer, vous tous peuples du monde,
" Qui vivez sous un ciel où la tempête gronde,
" Venez voir se lever l'aurore d'un beau temps.
" J'ai vécu ma jeunesse en des siècles d'orages,
" Mais tandis que la paix dissipa ces nuages,
" Mon front s'est couronné de quatre cents printemps !

" Vous étiez grandes, sœurs, et la main de la gloire
" Avait écrit pour vous plusieurs pages d'histoire,
" Quand l'immortel Colomb me tira du tombeau.
" Et, dans un noble orgueil, vos têtes couronnées
" Unissaient aux lauriers le nombre des années,
" Tandis que l'ignorance entourait mon berceau.

" Et florissant depuis le jour qui me vit naître,
" A l'univers entier vous avez fait connaître
" La gloire des succès dont brillait votre front.
" Venez, je vous convie, oh ! soyez-moi fidèles ;
" Dans les lettres, les arts, vous serez mes modèles,
" Moi, votre imitatrice, et mes progrès naîtront.

" Mon sol est arrosé par de fertiles ondes ;
" L'Océan, m'accablant de ses vagues profondes,

" A voulu m'engloutir en resserrant ses bras,
" Mais je demeurai ferme au sein des flots mobiles,
" Et j'ai de vastes champs, des domaines fertiles
" Inondés de sueurs et du sang des combats !

" Vous qui ne respirez que l'honneur et la gloire,
" Venez vous disputer les fruits d'une victoire ;
" Vous vous mesurerez dans d'immenses tournois.
" Que le même courage en ces lieux vous rassemble,
" Prenez-vous par la main, venez combattre ensemble,
" Je vous invite tous, répondez à ma voix......"

....

Naguère, ainsi parlait notre jeune Amérique,
Et sa vibrante voix traversant l'Atlantique,

Réveillait les échos de l'ancient Continent,
Pour aller retentir au fond des Pyrénées.
Les cimes du Mont Blanc de neige couronnées,
La firent éclater au Rhône frémissant.

Aussitôt, Albion déploya l'oriflamme,
Et pleine d'un orgueil que sa puissance enflamme,
Vers le Monde-Nouveau prit son superbe essor;
Tel on voit s'envoler du sommet des montagnes
Un aigle vigoureux, l'effroi de nos campagnes,
Qui dans son vol hardi sème souvent la mort.

L'Espagne ressentit revivre en sa mémoire
Un pieux souvenir étincelant de gloire:
Elle revit Colomb voguant au sein des flots.

Mille pensers heureux viennent grandir son âme,
Et, levant l'étendard, voici qu'elle réclame
L'honneur d'avoir nourri ce sublime héros.

Mais que fait donc la France ? elle verse des larmes,
Elle pleure le siècle où les lettres, les armes
Attachaient, en nœuds d'or, la grandeur à son front ;
Tel le noble lion blessé par la vieillesse
Pleure en se rappelant son antique prouesse,
Et demande aux forêts si ses ans renaîtront.

Mais des larmes, bientôt, va naître l'espérance.
La France peut encor faire la concurrence
Partout, dans les métiers, les sciences, les arts ;
Elle déploie au vent son drapeau tricolore,

D'un jour victorieux croit voir poindre l'aurore,
Et dirige vers nous ses pas et ses regards.

Sans tarder l'Italie a relevé la tête;
Elle fuit, un instant, les maux de la tempête,
Pour venir affronter le froid de nos hivers.
L'Autriche la suivra, la Prusse vient ensuite;
Les autres nations s'enchaînent à leur suite
Comme on forge une chaîne avec métaux divers.

A Chicago, cité que la gloire environne,
Tous les peuples vainqueurs recevront leur couronne;
Mais pour la mériter quels sublimes combats!
Chaque nation montre au regard de l'envie
Ce que peut faire l'art, ce que peut le génie,
Quand il veut que l'honneur se cramponne à ses pas.

Partout la barbarie a déchiré ses voiles,
Et tel qu'au firmament scintillent les étoiles
En jetant sur la terre une douce clarté,
Ainsi l'instruction sur cette scène immense,
Projettent des rayons qui font fuir l'ignorance,
De lumière inondant tout l'humanité.

L'instruction, amis ! sans ce trésor fertile,
La nature en héros demeurerait stérile,
Le gouffre de l'oubli s'ouvrirait sous nos pas ;
Car les planètes d'or de la céleste sphère
Pourront-elles verser leur ardente lumière,
Si le soleil, un jour, ne leur apparaît pas ?

L'instruction chrétienne est la mère si bonne
Qui nourrit les enfants que le bon Dieu lui donne,

Et veille constamment auprès de leur berceau.
La douceur de son lait rend forte leur jeune âme,
Et quand ils ont grandi, si l'État les réclame,
Avec eux les progrès sont sortis du tombeau !

Entre eux quel est l'enfant à l'âme grande et fière,
Qui répond à l'amour d'une si bonne mère,
Et porte sa devise écrite sur son front ?
O mon pays, c'est toi qu'en ce jour de victoire,
Nous voyons se lever tout rayonnant de gloire,
Pour aller réclamer l'honneur de ce fleuron !

Les peuples étonnés de ton mâle courage,
Apprennent, sur-le-champ, que malgré ton jeune âge,
Tu leur sais disputer la palme du combat.

Ils proclament bien haut tes grandeurs immortelles,
Et la gloire, en son vol, pliant ses blanches ailes,
S'arrête tout-à-coup et sur ton front s'abat!

Mais ce brillant succès qui te fera connaître,
Quelle en est donc la cause? Ah! c'est l'œuvre du [prêtre,
Oui, de l'Eglise unie à l'Etat généreux.
Ceux-là qui t'ont gagné cette belle victoire,
Sont dignes de porter les reflets de ta gloire,
Et ton honneur en tout doit rejaillir sur eux.

Vous que l'instruction a choisis pour apôtres,
Triomphez, en ce jour, ces succès sont les vôtres;
A la religion vous avez fait honneur!
C'est en vain que l'ingrat dans sa fureur immonde,

Contre l'enseignement s'enfle, tempête et gronde ;
Les succès remportés attestent votre ardeur !

Gloire aux religieux de l'humble monastère
Qui cachent leurs vertus dans ce lieu solitaire,
Et de l'instruction répandent les bienfaits !
Ainsi la violette, amante des bocages,
Prodigue ses parfums et fuit tous les hommages,
En se tenant cachée à l'ombre des bosquets.

O Canada chéri que l'univers honore,
D'un jour calme et serein voit se lever l'aurore !
Défais au gré des vents les plis de ton drapeau !
Ils sont passés ces jours pleins de fiel et d'alarmes,
Où la gloire et l'honneur étaient au bout des armes ;
Pour toi l'instruction fait luire un jour plus beau !

Collège Bourget, 20 février 1894.



L'AMOUR PRISONNIER

(LÉGENDE).

Par une fraîche matinée
Que tout était silencieux,
Et que de rose couronnée
Aurore apparaissait aux cieux,

Tandis que sous l'humble aubépine
L'oiseau saluait son retour,

Chantant d'une voix argentine
Les prémisses d'un si beau jour;

Au gré des brises parfumées
Qui soufflaient dans les champs dorés,
Les Trois Grâces, sœurs bien-aimées,
En chantant parcouraient leurs prés.

Elles allaient cueillir des roses,
Et sans s'en douter—quel beau tour—
Sous quelques fleurs à peine écloses,
Voici qu'elles cueillent l'Amour!

L'Amour portait dans sa corbeille
Le poids de sa première fleur,

Lorsque, soudain,—quelle merveille—
Les Grâces prirent le voleur.

Pour tout châtiment de son crime,
Elles s'emparent du panier,
Et, sans pitié pour leur victime,
Elles font l'Amour prisonnier.

Ce jour fut témoin de ses larmes,
Et vit finir sa liberté ;
Mais, pour adoucir ses alarmes,
Dans sa prison vint la Beauté.

Et la Beauté n'est pas farouche
Auprès du chevet des douleurs,

Un doux sourire de sa bouche
A déjà séché bien des pleurs.

Elle est belle comme l'aurore,
Et plus vermeille que la fleur
Que l'astre du jour fait éclore
Dans un bosquet enchanteur.

De l'Amour elle sut les peines,
Et se plut à les soulager;
Ne pouvant pas briser ses chaînes
Elle voulut les alléger.

Le temps qu'il passa dans le bagne
Parut trop court à ses désirs :

Avec son aimable compagne
Il coulait de si beaux loisirs !

Deux mois après, le cœur plus tendre,
Les Grâces, pleines de bonté,
Vinrent à la prison pour rendre
Au vieux voleur la liberté.

Mais bien vive fut leur surprise
De voir l'Amour verser des pleurs ;
Il ne voulait plus que l'on brise
Ses chaînes, guirlandes de fleurs.

“ Point de liberté pour mon crime,
Disait-il d'un air de filou,

" Je veux rester votre victime,
" Car de la Beauté je suis fou !........ "

Combien de gens, en ce bas monde,
Perdent, ainsi, leur liberté,
Lorsqu'une jeune fille blonde
Les a charmés par sa beauté.

Vénus d'un regard les excite ;
Aussitôt ils en sont jaloux,
Et de jaloux, ils passent vite,
Oh ! oui, bien vite, au rang des fous !......

Collège Bourget, 20 octobre 1893.



LE TOMBEAU DE VIRGILE.

(SONNET).

Monarques indomptés, jouets de la victoire,
Qui forcez les mortels à vous offrir l'encens,
Venez à ce tombeau ; venez, princes puissants,
Vous que la main du sort a couronné de gloire.

Ecoutez cette tombe...... Ah ! vos cœurs frémissants
Ont entendu sa voix, et vous n'osez y croire ;

Vaines sont les grandeurs dont l'urne aléatoire
Vous jette quelquefois les parfums enivrants,

O rois, courbez vos fronts que le laurier couronne,
Sur ce tombeau, venez déposer la couronne
Que vous avez acquise à votre dignité.

Vous, poètes, chantez vos chants les plus sublimes,
Des hauteurs du lyrisme atteignez jusqu'aux cîmes :
Dans cet humble tombeau dort l'immortalité !

Collège Bourget, 15 février 1893





LE NID D'OISEAU

OU

LE COLLÈGE BOURGET.

Sur le plan incliné d'une haute montagne
Dont le front menace les cieux,
Et couvre de son ombre une riche campagne,
En se mirant dans des flots bleus ;

J'ai vu, dans les buissons, entouré de pervenches
Et de lis, un modeste nid,
Dans lequel j'entendis, joint au concert des branches,
Un chant joyeux, un chant béni.

Je fis quinze à vingt pas à travers la ramée,
Et là, dans ce beau nid, je vois
De tout petits oiseaux que la brise embaumée
Berçait ; c'était des petits rois.

Je contemplai longtemps ces boules de chair rose ;
Le coup d'œil était vraiment beau.
Elles semblaient dormir comme un enfant repose
Près de sa mère, en son berceau.

Bientôt le père vint avec la nourriture
Qu'il avait prise dans les champs ;
Mais, comme de son aile il a fait un murmure,
Son vol éveille les enfants.

Aussitôt mille cris sortent du nid de mousse,
Les petits en sortent à moitié ;
Oh ! prenez et mangez, la nourriture est douce :
Elle est unie à l'amitié !

Et la mère, à son tour, vole vers la campagne,
Puis dans les champs glane les blés,
Et, plus prompte qu'un trait, revient à la montagne
Où ses petits sont rassemblés.

Ainsi, ces deux oiseaux, du lever de l'aurore
Jusques à l'heure de la nuit,
Voyagent sans cesser, volent, volent encore,
Et la gaîté toujours les suit...........

....

Confrères, ce beau nid que la brise balance
De son souffle pur, embaumé,
Ah ! vous l'avez nommé, votre esprit me devance,
C'est notre Bourget bien-aimé.

Sous son dôme noyé dans des flots de lumière,
Le vrai bonheur aime à siéger ;
Et si l'ennui lui prête un aspect solitaire,
Il n'est jamais que passager.

Nous, troupe d'écoliers au cœur rempli d'ivresse,
Nous sommes ces petits oiseaux ;
Dans ce nid nous coulons une heureuse jeunesse
Dans des plaisirs toujours nouveaux.

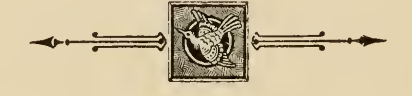
Ce père et cette mère au zèle infatigable
Qui travaillent pour leurs enfants,
Ce sont nos professeurs dont l'âme charitable
Couvre de soins nos premiers ans.

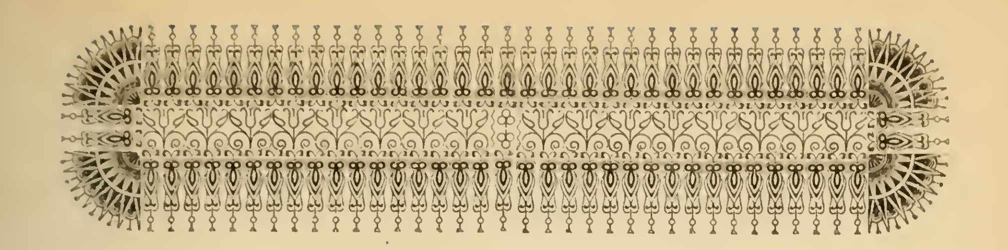
Et comme ces oiseaux donnent la subsistance
Aux dignes fruits de leur amour,
Ainsi, nous servent-ils la vertu, la science,
A pleines mains, à chaque jour.

Donc, nous qui grandissons à l'ombre du collège,
Confrères, regardons toujours
Ce beau temps que jamais l'infortune n'assiège,
Comme une chaîne d'heureux jours.

Et quand nous grandirons loin de ce cher asile,
Qu'il ne nous soit pas étranger ;
Si, parfois, les ingrats sur lui versent leur bile,
Oh ! soyons là, pour le venger !

Collège Bourget, 25 mai 1894.





LA VOIX DU TABERNACLE

(SONNET).

Si le flot mugissant au sein de la tempête,
Déploie au gré des vents d'inutiles efforts,
Si, pleine de fureur, son écumante crête
Va, sans aucun effet, se briser sur les bords,

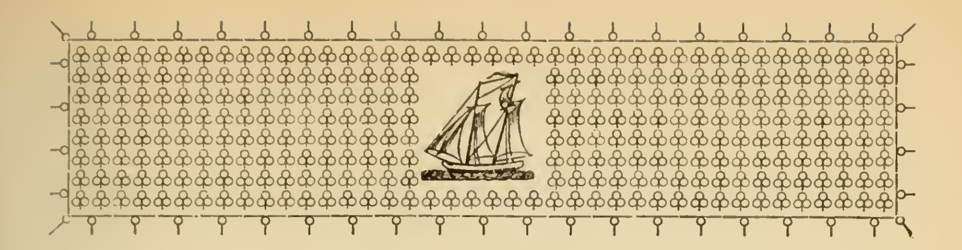
Si le léger chevreuil dont se dresse la tête,
Lorsqu'il entend vibrer, au loin, le son des cors,

Rencontre dans sa course un ravin qui l'arrête,
Un précipice affreux où va plonger son corps,

Si l'écho des beaux jours qui dans les bois s'éveille,
Et par ses doux accents vient frapper notre oreille,
N'est qu'un effet du son puni de son ardeur ;

Enfin si, dans son vol, l'oiseau cède aux obstacles,
Oh ! dites-moi pourquoi, par quels divins miracles,
La voix du tabernacle arrive droit au cœur ?....

Collège Bourget, 15 octobre 1894.



LA NACELLE.

Je suis la fragile nacelle
Voguant vers le port du salut,
Je brave les vents quoique frèle,
Et je me nomme la " Vertu."

Sur l'océan je tends ma voile,
Et pour moi le ciel est serein,

Car la " Foi," scintillante étoile,
Me guide dans le droit chemin.

Et quand sur mer gronde l'orage,
" L'Espérance" est mon bouclier
Où les flots écumants de rage
Viennent tour à tour se briser.

Le paradis m'ouvre la porte
De son heureuse éternité,
Et c'est au ciel que je transporte
Tous les fils de la " Charité" !

Collège Bourget, 2 mai 1894.



L'AMOUR.

(SONNET).

L'amour est un rosier qui ravit par ses charmes,
Il grise de parfums et l'esprit et le cœur;
Sous de vermeilles fleurs il dérobe ses armes,
Et verse à tous les vents son agréable odeur.

L'amour, ainsi qu'un baume, adoucit les alarmes,
Donne à l'âme encor vierge une invincible ardeur;

De tous les malheureux l'amour sèche les larmes,
Et pour les autres boit la coupe du malheur.

L'amour, c'est un sourire, un regard, une flamme,
L'amour, c'est un rayon qui s'infiltre dans l'âme,
La pénètre et la change en un foyer ardent.

Non! il n'existe pas de cœur assez sauvage
—Aurait-il de Caïn recueilli l'héritage,—
Qui ne cède à l'amour, si l'amour l'entreprend!

Collège Bourget, 12 avril 1895.





LE MARTYR DE SAINT IGNACE,

ÉVÊQUE D'ANTIOCHE.

L'Église se tordait sur son lit de souffrance ;
Ses ennemis jaloux avaient crié : " Vengeance !
Vengeance contre les chrétiens ! "
L'orgueil peint sur le front et brandissant l'épée,
Rome voulait tracer une horrible épopée,
A la manière des païens.

Ses empereurs guidés par des doctrines folles
Voulaient faire régner le culte des idoles
Sur les autels de Jésus-Christ;
Et la haine ajoutée à la force des armes,
Devait—semant partout le deuil et les alarmes,—
Servir ces aveugles d'esprit.

Allons, plus de pitié pour les chrétiens infâmes,
La pitié n'entre point que dans des cœurs de femmes,
Le bourreau ne la connaît pas.
Massacrez sans faiblir, parcourez les campagnes,
Léopards affamés ; jusqu'au fond des montagnes
Semez la honte et le trépas!......

La persécution à la voix d'un seul homme,
Héritier de Néron, dans l'éternelle Rome,

Promenait le fer et le feu ;
Vrai tourbillon d'enfer déchaîné sur le monde,
Et couchant l'un sur l'autre, en un massacre im-
[monde,
Les braves enfants du vrai Dieu.

Tel le froment des champs au sein d'une tempête,
En longs faisceaux d'épis courbe sa blonde tête,
Et se brise au souffle des vents ;
[mes,
Tels les vaillants chrétiens, dans des combats subli-
Meurent pour Jésus-Christ, innocentes victimes
Des abus les plus révoltants.

Quand l'œuvre des païens fut dans Rome accomplie,
Elle se propagea comme un vaste incendie
De l'Occident à l'Orient.

Antioche, bientôt, va devenir sa proie.
Le féroce Trajan sur ses murs, avec joie,
Fait flotter son drapeau sanglant.

Pleure Antioche, car les décrets prophétiques
Pour toi vont s'accomplir; tes murailles antiques,
Hélas ! vont se rougir de sang.
Laisse à tes ennemis un semblant de victoire,
Tu ne périras pas : un Dieu veille à ta gloire,
Et son secours est tout-puissant.

Cependant les païens dont la haine implacable
Se plaît à seconder la force redoutable,
Vont te priver de ton pasteur.
Déjà leur cruauté vient de forger ses chaînes,
Et rien ne peut briser leurs armes souveraines
Au service de leur fureur.

Saint Ignace est captif! enfants, à la défense!
Frappez l'audacieux, arrachez l'innocence
Des mains cruelles du bourreau!
Levez-vous!........ non, avant de monter au calvaire,
Jésus n'a-t-il pas dit à son apôtre Pierre :
" Remets ton épée au fourreau ? "

Laissez, en gémissant, enchaîner la victime,
N'allez pas demander la preuve de son crime,
Elle est manifeste en tout lieu.
Cet homme, il ne veut pas nier le Christ qu'il adore,
Cet homme, ô crime horrible, il a nom Théophore,
Oui, Théophore : porte-Dieu!......

Comme tous les martyrs, résigné, ferme et brave,
Saint Ignace captif est conduit en esclave



A l'amphithéâtre romain.
Dix soldats, marche-pieds de leur orgueilleux maître,
Insultent le martyr garroté comme un traître,
Et qui ne sera plus, demain!

Vieillard aux cheveux blancs l'Eternel te contemple;
Lui-même, un siècle avant, t'avait donné l'exemple
Sur le rocher du Golgotha.
Tu veux ceindre ton front de la céleste gloire;
Elle est à Rome, vas remporter la victoire
Qui couronne le bon combat........

Enfin, Rome apparaît aux yeux de saint Ignace.
Les chrétiens, à genoux, sont là, demandant grâce
Pour le prisonnier innocent.

Mais le captif s'avance et joyeux il s'écrie :
" Oh ! ne me privez pas du bonheur que j'envie
" De donner à Jésus-Christ mon sang !

" Des bêtes de l'arène heureux d'être la proie !
" Que le tigre féroce entre ses dents me broie,
" Car si Dieu me fait son froment,
" Je dois être broyé comme le blé mystique,
" Pour revêtir au ciel la nature angélique,
" Et devenir un pain vivant.

" Ma foi me rend vainqueur du prince de ce monde,
" Car sur l'éternité tout mon espoir se fonde ;
" Mon amour est crucifié !
" Puissé-je, par ma mort, vous obtenir les grâces

" Qui vous rendent plus forts pour marcher sur mes [traces :
Mourir au poste confié !........

Tout à coup un bruit sourd traverse le silence ;
On regarde........ à vingt pas, d'une loge s'élance
Un jeune lion rugissant.
" Voilà, dit le martyr, la trompette qui sonne,
" Marchons à la victoire et gagnons la couronne
" A l'humble prix de mon sang !...."

Le lion sur le saint se jette avec furie,
Brise ses os, étouffe et sa voix et sa vie
Dans un rugissement confus,
Tandis que la gaîté peinte sur la figure,
L'héroïque victime à la foule murmure
Le nom consolant de Jésus.

La chair tombe en lambeaux, le sang à flots inonde
Cette arène exécrable en crime si féconde,
Témoin de tant de cruauté.
Tout est consumé !...... sauf un ossement qui reste,
Un pieux souvenir de ce jour si funeste,
Un trésor pour la chrétienté.

Et tandis que le corps aux souffrances succombe,
L'âme du martyr comme une blanche colombe,
A pris son essor vers le ciel.
Dépouillée à jamais des misères humaines,
Elle va déposer le fardeau de ses chaînes
Sur le trône de l'Éternel.

La palme du martyr a couronné sa tête,
Les cieux chantent en chœurs, en ce beau jour de [fête,

Le héros de ce grand combat.
Les immortels lauriers qui forment sa couronne
Sont ceux que l'Éternel dans sa justice donne
Au brave et fidèle soldat.

Soleil, il a brillé sur la scène du monde,
Réchauffant de ses feux la semence féconde
Qui grandissait sur un volcan,
Et le soir d'un beau jour, redoublant de lumière,
La chrétienté le vit s'effacer de la terre
Pour ne plus luir à l'Orient.

Mais sitôt sur la nuit remportant la victoire,
Il reparaît plus beau tout rayonnant de gloire
Dans le sein de l'éternité.

Là, grandi d'un reflet du Soleil de Justice,
Il répand, en faisceaux, sa lumière propice,
Ici-bas, sur la chrétienté.

Prêcheur, soldat, martyr, à ces titres sublimes,
Salut au défenseur des plus saintes maximes,
Salut au vainqueur immortel !
A la religion enfant toujours fidèle,
Ses peines, ses travaux, sa mort, tout fut pour elle,
Mais en échange il eut le ciel !

Collège Bourget, 21 mai 1894.





ELODIE.

Des chantres de nos bois
J'aime la psalmodie,
Mais, j'aime mieux la voix
D'Elodie.

J'aime le clair ruisseau,
Sa douce mélodie,
Mais j'aime mieux un mot
D'Élodie.

J'aime les sucres doux
De l'ile de Candie,
Mais, je préfère à tous
Elodie.

Les filles sont souvent
Pleines de perfidie ;
Mais moi, je suis content
D'Élodie.

Comme le passereau
Plus d'une est étourdie
C'est le moindre défaut
D'Élodie

On vante la beauté
Des filles de Lydie ;
Ce n'est rien à côté
D'Élodie.

La fille qui jamais
Ne souffre maladie,
N'a pas le tein si frais
Qu'Élodie.

Mais il faudrait bien mieux
Que cette rapsodie
Pour chanter les beaux yeux
D'Élodie.

Tu ne pourras jamais,
O Muse trop hardie,
Redire les attraits
D'Élodie.

Collège Bourget, 20 mai 1892.





L'HOMME.

(SONNET)

Grandeur, bassesse, orgueil, mensonge, vérité,
Honneur, honte, mépris, ambition, sagesse ;
L'homme dans sa misère et dans sa vanité,
A voulu tout connaître excepté sa faiblesse.

Aujourd'hui, fasciné par la félicité,
Il rit, s'enorgueillit, respire l'allégresse,

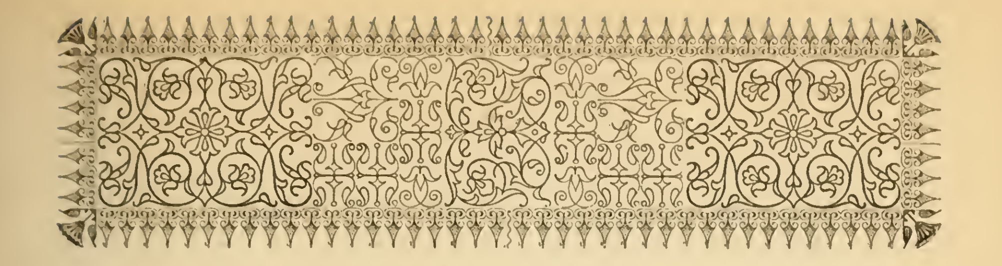
Et, demain, malheureux dans la réalité,
Il traînera partout le poids de sa tristesse.

Rarement éclairé, misérable toujours,
L'homme coule ici-bas les plus beaux de ces jours,
A vouloir devenir ce qu'il ne doit pas être.

D'où vient que l'homme ainsi veut souvent sans pouvoir?
Serait-ce qu'agissant au mépris du devoir,
Il connaît ses sujets, mais ignore son Maître?......

Collège Bourget, 15 mars 1895





SAINTE CATHERINE.

La chrétienté comptait trois siècles sur sa tête,
Trois siècles de combat contre l'âpre tempête
Qu'un souffle de l'enfer soulevait sur ses pas.
L'Église, toujours grande à l'insulte, à l'outrage,
De ses jeunes martyrs soutenait le courage,
Et pour Dieu les poussait à souffrir le trépas.

Il en périt beaucoup ; mais elle était féconde ;
Sur le sol qu'un sang pur arrosait de son onde,
Surgirent des milliers de généreux enfants ;
Etonnant les bourreaux de leurs vertus sublimes,
Ils souffraient et mouraient, innocentes victimes,
Moisson abandonnée à la faux des tyrans.

De ces nobles héros enfantés par l'Église,
Qui pour force ont le Christ, son saint nom pour de-
[vise,
Et dont le bras soutient l'étendard de la croix ;
De ces vaillants martyrs fut sainte Catherine,
Et sa force puisée à la source divine
A fait trembler de peur les princes et les rois.

Tel un phare élevé, dominateur de l'onde,
Au mépris des fureurs de la vague qui gronde,

Découvre de ses feux l'écueil au sein des flots ;
Telle invincible au sein des orages sans nombre,
Ta science éclaira les maux cachés dans l'ombre,
Des ennemis de Dieu dévoilant les complots.

Mais ton triomphe, un jour, t'inclina vers la tombe ;
Avide est le vautour du sang de la colombe
Dont la blancheur de neige excite le courroux.
De même les païens, autres vautours sans ailes,
Te virent expirer dans leurs serres cruelles,
Et ta mort mit le comble à leurs désirs jaloux.

Tu tombas, moissonnée au printemps de ton âge ;
Calme fut ton martyr sous les coups de l'orage,
Et mourant ici-bas, tu vivais dans les cieux.

O fleur, Dieu te trouva si pure et si modeste,
Qu'il te fit transplanter dans les jardins célestes
Afin que tu grandis et fleuris sous ses yeux !

Tu t'envolas au ciel sur les ailes des anges
Qui vinrent sur la terre en nombreuses phalanges,
Pour célébrer en chœur ton glorieux trépas.
Et tandis qu'aux enfers on maudit ta conquête,
L'éternelle justice a couronné ta tête
Des lauriers mérités par tes nobles combats.

Ton amour, dans sa soif de la sainte Patrie ;
Désirait s'abreuver à la source de vie
Dont l'onde réfléchit un éternel matin.
Verse, verse en ton cœur la coupe enchanteresse

Qui de l'amour contient la douce et sainte ivresse ;
Bonheur, amour et paix ; quel breuvage divin !..

Que le vase rempli des douceurs que tu goûtes,
En laisse dans nos cœurs déborder quelques gouttes,
Ce baume calmera les peines d'ici-bas.
Du haut du ciel sur nous laisse tomber les grâces
Qui nous rendent plus forts pour marcher sur tes [traces.
Dans le sentier du bien daigne guider nos pas.

Au ciel, quand sonnera l'heure de la prière,
Demande à Dieu pour nous sa force et sa lumière ;
La prière est si pure en sortant de ton cœur !
Soutiens les sages qui te prirent pour patronne
Dans les rudes combats que Jésus-Christ couronne,
Ici-bas, par la paix, Là-Haut par le bonheur !

Salut, ô vierge pure,
Dont le savoir profond
Confondit l'imposture
Des suppôts du démon.

Salut, brillante étoile
Qui de l'obscurité
Perça le sombre voile
Par ta vive clarté.

Phare qui sur les ondes
Guide des matelots
Les courses vagabondes
Au sein mouvant des flots,

Conduis notre nacelle
Sur la mer en courroux.
A l'ombre de ton aile,
Vierge, protège-nous.

Jadis contre l'Église
Satan et les païens
Adoptaient pour devise :
" Mort à tous les chrétiens."

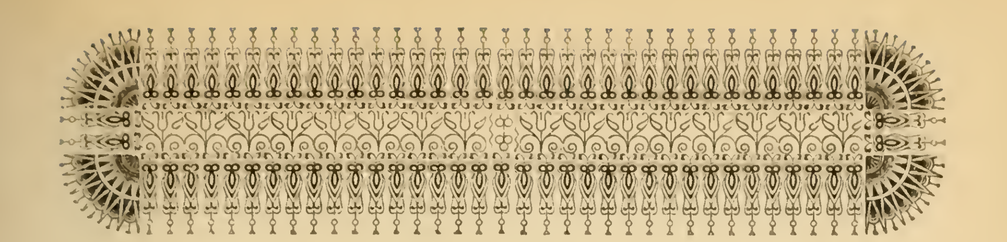
Aujourd'hui les tempêtes
Ont changé leurs fureurs ;
On n'en veut plus aux têtes,
On pervertit les cœurs.

Satan dans sa démence,
De l'incrédulité
Disperse la semence
Sur le monde agité.

Pour combattre sa rage,
Vierge, que ton savoir
Aide notre courage
Toujours prêt à déchoir.

Et bientôt dans sa haine
L'ennemi confondu
Désertera l'arène
En fuyant éperdu.

Collège Bourget, 25 novembre 1893.



RIMES D'AUTOMNE.

L'été s'écoule,

L'oiseau roucoule

Un chant de deuil ;

La feuille tombe,

Et de la tombe

Couvre le seuil.

L'automne sombre,
Ainsi qu'une ombre,
Accourt vers nous.
Souffle la brise,
La fleur se brise
Dans son courroux.

Verte montagne,
Riche campagne,
Tout est fané ;
On voit le chêne
De notre plaine
Découronné.

Feuille dorée,
Fleur diaprée,

Tout est débris.
L'âpre tristesse
Chasse l'ivresse
Loin des esprits.

L'âme pensive,
Lasse et moins vive,
Aime à rêver
D'un triste rêve
Qu'aucune trêve
Vient achever.

On ne déploie
Plus notre joie
A cœur ouvert ;

C'est que, sans doute,
Chacun redoute
Bonhomme Hiver.

L'été s'écoule,
L'oiseau roucoule
Un chant de deuil ;
La feuille tombe,
Et de la tombe
Couvre le seuil.

Et la vieillesse
Que l'âge blesse
D'un lourd fardeau,
Dans la nature,

Voit la peinture
De son tombeau.

Comme un vieux chêne
Qui de la plaine
Etait l'orgueil,
L'homme succombe,
Et de la tombe
Franchit le seuil.

Oui, notre vie
Vite est flétrie
Dans ces climats ;
Bientôt l'automne
Nous environne
De son trépas.

L'été s'écoule,
L'oiseau roucoule
Un chant de deuil ;
La feuille tombe,
Et de la tombe
Couvre le seuil.

Collège Bourget, 2 novembre 1893.





UNE VICTOIRE DE S. THOMAS.

“ Adieu, monde trompeur ; je veux sauver mon âme,
“ Vouer mon existence à Dieu qui la réclame,
“ Sauvegarder ma foi.
“ Brave, foule à tes pieds la divine parole ;
“ Moi, j’en ferai toujours mon guide, mon idole,
“ Mon bouclier, ma loi.

" Dieu parle, j'obéis, j'arbore sa bannière ;
" Dans un cloître j'irai passer ma vie entière,
" M'immoler à jamais.
" Dans un cloître, maison de faveurs arrosée,
" Où Dieu, du haut du ciel fait pleuvoir sa rosée,
" Où l'on trouve la paix........"

Ainsi parlait Thomas, le Docteur Angélique,
Et, brûlant d'imiter le grand saint Dominique,
Il renonçait à tout,
A tout, pour suivre Dieu. Son âme grande et forte
Reste inflexible à ceux à qui son départ porte
Un si terrible coup.

Prières, faux-fuyants, raisons, menaces, larmes,
Rien ne pouvait forger d'assez puissantes armes

Pour combattre le saint.
Toujours plein de respect dans ses nobles réponses,
D'une seule parole il écartait les ronces
Rampant sur son chemin.

Chacun de ses combats était une victoire ;
Et l'ennemi jaloux de l'éclat de sa gloire,
Redoublait de fureur.
A tout prix il faut vaincre, on a juré sa perte.
Insensé ! l'on croit que devant la force ouverte
Saint Thomas aura peur !

La raison s'était mis un bandeau sur la vue,
Elle marchait sans voir par l'orgueil soutenue,
Respirant les combats.

Le saint fut garroté!.... par qui? par ses deux frères!
Oui, les liens du sang, attaches les plus chères,
Ne les arrêtent pas!

[qu'un seul maître.”
“—Rends-toi, nous t'épargnons.” “—Non! je n'ai
“—Renonce à ton dessein, ou nous te frappons, traî-
[tre!”
“—Frappez si vous l'osez.”
Lâches! ils l'ont osé! Surmontés par la rage,
Ils vengent dans la boue, avec un sot courage,
Leurs ordres méprisés.

Traitements les plus bas joints aux plus dûrs suppli-
[ces,
Tout devient pour Thomas une mer de délices
Où s'enivre son cœur.
Le front calme et serein au sein de la tempête,

Loin de céder aux coups, le saint lève la tête
Avec un air vainqueur.

L'orage avait cessé ; mais l'enfer dans sa haine,
Honteux de sa défaite, à la nature humaine
Tend ses pièges maudits.
Le démon, rugissant dans l'éternel abîme,
S'unit, pour terrasser la puissante victime,
Au duo de bandits.

Il leur souffle ces mots : "le corps a sa faiblesse,
" Il succombe souvent quand la volupté dresse
" Son guet-apens trompeur.
" L'innocence est débile, un instant la profane,
" Pour vaincre ce héros je serai courtisane,
" Et j'aurai son honneur ! "

Aussitôt, s'incarnant dans le corps d'une femme,
D'un monstre qui vendait sa pudeur et son âme
Pour les plaisirs des sens,
L'esprit impur se glisse, ainsi qu'une vipère,
Jusqu'au sombre cachot où le saint en prière
Pleurait sur ses parents.

De même dans l'Eden, aux premiers jours du monde,
Sous les taillis touffus rampa la bête immonde
Pour remplir son dessein;
Soufflant partout l'esprit de désobéissance,
Elle atteint, transperça le cœur de l'innocence
De son dard assassin.

Soudain, Thomas entend une voix qui l'appelle ;
Il se retourne, voit la femme criminelle
Qui s'avance vers lui ;
Admirable beauté, ravissante sirène,
Dont la présence charme et la parole enchaîne
Le cœur qu'elle séduit.

Le saint voit le péril qu'enveloppe ces charmes ;
Mais l'arsenal divin lui fournira les armes
Que la prière obtient.
Il prend son crucifix, avec joie il l'embrasse,
Et son âme trempée aux sources de la grâce,
A le ciel pour soutien.

Refoulant dans son cœur sa subite épouvante,
L'athlète de la foi fait face à la tourmente

En s'armant d'un tison.
Il pousse, presse, vainct, dans un combat suprême,
Le monstre qui franchit, en poussant un blasphême,
Le seuil de la prison !......

Satan était vaincu.—Le dieu pétri de fange
Avait baissé le front et la main de cet ange
Le tenait humilié.
Le serpent infernal tramait un conquête ;
Mais l'enfant de Marie, en lui courbant la tête,
L'écrasa de son pied.

Resté seul avec Dieu sur le champ de bataille,
De son arme le saint trace sur la muraille
Une éclatante croix.

Et tombant à genoux devant ce divin signe,
Il veut remercier Dieu de cette grâce insigne,
Mais son âme est sans voix.

Ses yeux d'ange rougis par les larmes versées,
Indiquent le chemin à ses saintes pensées
En leur montrant le ciel.
Et son cœur savourant les douceurs de l'extase,
Boit à longs traits l'amour qui l'anime et l'embrase,
Le seul amour sans fiel.

Soudain, à ses regards dans le fond d'un nuage,
Semble se dessiner un lumineux passage,
Un large sillon d'or.
Et deux anges partis des hauteurs éternelles,

Près de lui repliant leurs éclatantes ailes,
Suspendent leur essor.

Tandis que l'un, penché sur une urne dorée,
Recueille chaque pleur de cette âme navrée,
Digne des séraphins,
Le second, à genoux devant le saint qui prie,
Lui passe à la ceinture un cordon que Marie
Avait fait de ses mains.

" Reçois ce bouclier, disaient les voix célestes,
" Sur lui viendront mourir les atteintes funestes
" De l'esprit infernal.
" Et quand le vent du siècle effleurera ta tête,
" Tu resteras debout, au sein de la tempête,
" Comme un lis virginal.

" Sans faiblir un instant sur le champ de bataille,
" En vrai soldat de Dieu tu bravas la mitraille
" De l'enfer insoumis.
" Oh! conserve toujours le prix de ta victoire,
" Et tu verras un jour, dans l'éternelle gloire,
" Les anges, tes amis!......"

Puis, les deux compagnons ouvrant leurs blanches [ailes,
Prirent, pour regagner les voûtes éternelles,
Leur vol majestueux.
Enveloppés bientôt d'une éclatante nue,
Le saint les vit soudain disparaître à sa vue
Sur le parvis des cieux.

Saint Thomas resta seul dans sa prison obscure,
Et déjà dans son âme une large blessure
Venait de s'entr'ouvrir :
Entrevoyant le ciel dans ce spectacle étrange,
Il rêvait de quitter ce monde plein de fange,
Il brûlait de mourir!

Collège Bourget, 6 mars 1894





RECONNAISSANCE.

(SONNET).

Un soir, l'esprit chargé de tristes souvenirs,
Au bruit qui m'entourait mon âme ayant fait trêve,
Abattu, je songeais à mes premiers plaisirs
Que j'avais vus finir comme finit un rêve.

Mon ardeur languissait dans ses nombreux loisirs,
Comme un frêle roseau qui meurt faute de sève;

Mon cœur lassé de tout n'avait plus de désirs,
Et l'ennui dans mon âme avait planté son glaive.

Quel charitable ami, témoin de mes douleurs,
Est accouru vers moi pour essuyer mes pleurs ?
Et mes soupirs, qui donc a voulu les entendre ?

Ah ! ce soutien constant de mon amour châtié,
C'est vous-même, mon Dieu, dont la douce amitié
De mon cœur languissant a rallumé la cendre !

Collège Bourget, 15 juillet 1893.





LA RESURRECTION.

Les nuages de deuil formés par les jours sombres
Ont été dissipés plus vite que les ombres
Que chassent, à grands pas, les rayons du soleil.
Plus de pleurs, ni soupirs, plus d'appareils funèbres,
L'aurore du grand jour a vaincu les ténèbres,
Et du Dieu trois fois saint annoncé le réveil.

L'Alléluia joyeux s'échappe des poitrines
Et monte avec l'encens aux régions divines,
Pour louer de la mort le sublime Vainqueur.
Et comme au mois de mai, sous un tapis de mousse,
L'aimable violette, en se cachant, repousse,
L'espérance renaît au fond de notre cœur.

Il est ressuscité, l'Homme-Dieu, dans sa gloire!
Sur la mort qui vainc tout remportant la victoire,
Il est sorti vivant des ombres du tombeau.
Soleil, il a repris son antique lumière;
Il n'a fait que passer; et le ciel et la terre
Ont puisé force et vie à ce divin flambeau!

Les gardes confondus laissent tomber leurs armes,
La Vierge voit son Fils, l'arrose de ses larmes;

Pilate au repentir sent succomber son cœur.
L'âme du Juif faiblit sous le poids de la crainte :
Il reconnaît du Christ l'œuvre sublime et sainte,
Il voit qu'en Lui le monde acclame son Sauveur.

Dans des transports de joie, aux Limbes, les saints [anges
Du Dieu ressuscité célèbrent les louanges :
Pour eux va commencer l'heureuse éternité !
Le ciel leur est ouvert, le noir enfer se ferme.
Délivré du démon l'homme devient plus ferme,
Et sa belle âme entonne un chant de liberté.

Peuple de l'univers, en un concert immense,
Par des hymnes sacrés chante ta délivrance ;
Tout semble s'accorder pour seconder ta voix :

Le ruisseau dans les prés, l'oiseau sous le feuillage,
Le carillon qui sonne au clocher du village,
Adressent, en leur langue, un hymne au Roi des rois.

Que la terre s'unisse au ciel en cette fête ;
Le Christ vient d'accomplir l'oracle du prophète,
En rachetant l'enfant d'Adam par ses bienfaits !
Mais toi, Juif, écrasé sous un poids formidable,
Sens ton cœur transpercé d'un glaive impitoyable :
Le coupable remords qui naît de tes forfaits.

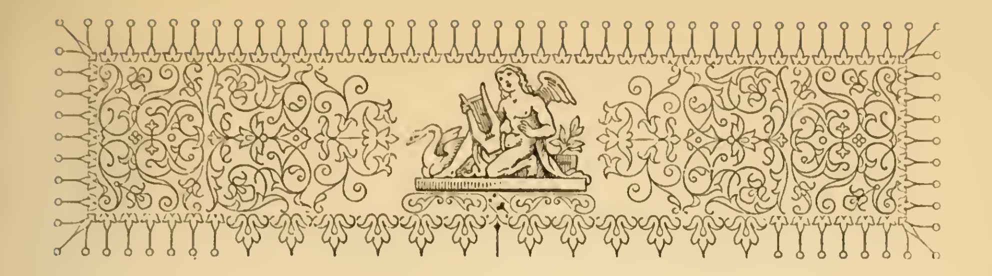
L'homme était condamné ; Jésus-Christ le libère,
L'homme était désolé, maintenant il espère,
Car Jésus à sa Mère a dit : " Voilà ton fils."
Oh ! chrétiens, quel amour, quelle bonté suprême !

Douterons-nous encor que le Seigneur nous aime ?

Pourrons-nous oublier l'arbre du crucifix ?............

Collège Bourget, 2 avril 1893.





ODE A LEON XIII,

À L'OCCASION DE SON JUBILÉ ÉPISCOPAL.

Terre, réjouis-toi, tressaille d'allégresse,
Vous, chrétiens, reprenez vos cantiques joyeux,
Oubliez, un moment, la pieuse tristesse
Dont l'Église se voile en ces jours douloureux.
Nature, il en est temps, sors de ta léthargie,
Viens mêler tes concerts à la sainte harmonie

Qui remplit, en ce jour, et la terre et les cieux.
Bocages, reprenez votre verte parure;
Chantres ailés des bois, à la voix douce et pure,
Chantez vos chants délicieux.

Cinquante ans ont passés sur le fleuve des âges,
Depuis l'heure où, tremblant sous la main du prélat,
Un jeune homme pieux, sous de riants présages,
Recevait l'onction du saint épiscopat.
Cinquante ans, lustres d'or dont la pure lumière
Éclaira l'univers et la chaire de Pierre;
Cinquante ans de travaux, de zèle et de vertus,
Cinquante ans ont passé...... le jeune homme timide
Est devenu vieillard et c'est le chef qui guide
Tous les bataillons de Jésus.

Du " Lumen in cœlo," cette noble devise,
Toujours tu fus, Léon, le symbole vivant ;
Non content d'éclairer les enfants de l'Église,
Tu veux encor sauver l'infidèle ignorant.
C'est pourquoi, dans ton zèle, aux peuples de l'Afri-
[que,
Tu portes le flambeau de la foi catholique,
Pour en faire, au plus tôt, d'innombrables chrétiens.
Sous le joug écrasant du plus dur esclavage,
Le noir avait perdu l'espoir et le courage,
Quand tu vins briser ses liens.

Semblable au peuplier qui, durant la tempête,
De l'orage et du vent méprisant les efforts,
Dresse avec fermeté sa fière et noble tête,
Semblant trouver aux cieux quelques nouveaux sup-
[ports,

Tu cherches en Dieu seul la force souveraine.
Vainement contre toi l'ouragan se déchaîne,
Vieillard aux cheveux blancs méprisant le danger,
Sans cesse tu combats l'impiété du monde,
Opposant la prière à la fureur qui gronde
    Et s'efforce de se venger.

" Léon," ce non de force, emblême du courage,
Te sied bien, ô vieillard, toi dont la fermeté
Triomphe constamment des faiblesses de l'âge,
Et semble soutenir ta débile santé.
Tendre et compatissant comme sont tous les pères,
Si tu sais écouter la voix de nos misères,
Tu sais aussi flétrir, dans ta noble fierté,
Les spoliations qu'on fait de tes provinces,

Et frapper les tyrans qui, sous le nom de princes,
Veulent tuer ta liberté.

Le roi brillant du jour, plus ancien que la terre,
Paraît, chaque matin, plus beau, plus radieux ;
Sa vieillesse jamais ne ternit sa lumière
Et jamais n'affaiblit les ardeurs de ses feux.
Ainsi le cours des ans, loin de nuire à ta gloire,
Grandit ta fermeté, rafraîchit ta mémoire,
Et donne à ton génie un essor tout nouveau.
Comme le roi des airs, vainqueur de la vieillesse,
Tu sembles retrouver ton antique jeunesse,
Et ne pas craindre le tombeau.

Puisse longtemps encor le Seigneur pour sa gloire,
Te conserver, Léon, à tes nombreux enfants ;

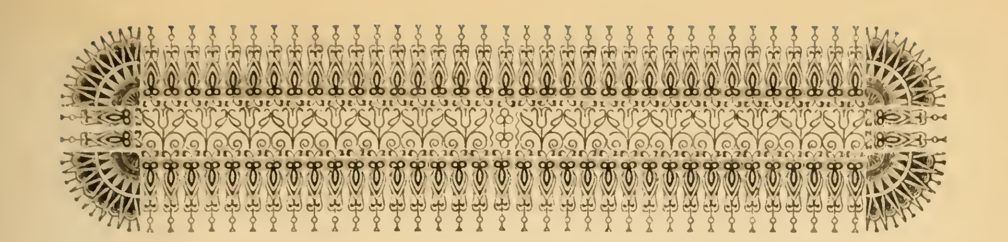
Puisses-tu couronner ta glorieuse histoire,
En ramenant à Dieu tous les peuples méchants !
Pour nous, nous garderons à jamais dans notre âme
Le respect de celui que l'univers acclame,
Un pieux souvenir de ces jours solennels,
Où Dieu, recompensant la foi de son vicaire,
Lui promit de fêter ce grand anniversaire
Envié de tant de mortels.

Si quelqu'un demandait : " Pour qui toutes ces fêtes ?
" Quel est l'objet de tant de démonstrations ?
" Que célébrez-vous donc ? les combats, les conquêtes
" Et les exploits guerriers des grandes nations ?
" Chantez-vous les progrès du grand siècle où nous [sommes ?
Le développement des facultés des hommes ?

" Les merveilles du jour et ses inventions ?
" L'art jadis inconnu d'utiliser la foudre,
" Ou de lancer la mort à l'aide de la poudre ?"
Comme réponse, nous dirions :

Cinquante ans ont passé sur le fleuve des âges
Depuis l'heure où, tremblant sous la main du prélat,
Un jeune homme pieux, sous de riants présages,
Recevait l'onction du saint épiscopat.
Cinquante ans, lustres d'or dont la pure lumière
Éclaira l'univers et la chaire de Pierre,
Cinquante ans de travaux, de zèle et de vertus,
Cinquante ans ont passé...... le jeune homme timide
Est devenu vieillard et c'est le chef qui guide
Tous les bataillons de Jésus.

Collège Bourget, 19 février 1893.



LES PHILOMÉLITES.

(POÈME HÉROÏ-COMIQUE)

PREMIER CHANT.

LE DÉPART.

Je dirai dans mes vers le bonheur du voyage
Qu'entreprirent naguère, avec joie et courage,
Quinze héros, ainés du collège Bourget,
Après avoir longtemps médité le projet.
Ils quittent, pour un jour, l'Alma Mater chérie,

Et dirigent leurs pas vers une sucrerie.
Pour ne pas sur des vers, sans fruit, se consumer,
Ma muse en badinant ne veut que les nommer;
Oui, je les nomme tous en trois ou quatre lignes,
Et cependant leurs noms de bien plus seraient dignes.
C'était Charles, Auguste, Alphonse Deux, Thomas,
George, Louis, Joseph, puis Alphonse aux longs bras,
Raoul, Henri, Wilfrid, le grand Eugène, Hilaire,
Aldéric en avant et Maurice en arrière.
O muses d'Apollon, éclairez mon esprit
Afin que dignement je traite cet écrit.
Le sujet est bien noble et ma muse débile,
Vraiment pour le traiter il faudrait un Virgile.
Filles de l'Hélicon, venez polir mes vers
Et peignez avec moi tant de tableaux divers!

C'était au mois de mars qui fait pleurer l'érable;
Le jour était serein et le temps admirable,
Cependant l'Orient, dans un habit vermeil,
D'un nuage empourpré nous cachait le soleil.
En troupe réunis les fils de la Sagesse,
L'esprit plein de conseils, le cœur tout à l'ivresse,
Se consultaient gratis au sujet du beau temps.
" Le soleil, dit Louis, va luire avant longtemps,
" Allons! mes bons amis, sans balancer, en route,
" Hein? qu'en dis-tu, Raoul?"—" Mais oui, mais oui, [sans doute,
Répondit celui-ci, tout bouillonnant d'ardeur,
" Il faut prendre congé; voyons, n'ayons pas peur."
La Sagesse, tout près, riant, mais sans rien dire,
Prévoit le résultat du conseil qu'elle inspire,
Et sur la motion bien qu'on soit partagé,

La majorité veut que l'on prenne congé......
Les paniers préparés par bonne "tante" Rose (1)
Nous arrivent bientôt remplis de mainte chose.
A nos ordres Francis (2) ne cesse de courir,
Ses pipes, son tabac viennent nous secourir.
Bientôt le départ sonne, et, d'un pas militaire,
On part en entonnant : "Malbrouk s'en va-t-en guer-
[re."
L'air calme retentit de la belle chanson
Que les gais pèlerins chantent à l'unisson.
Tels, un jour de printemps, au lever de l'aurore,
Dans les bosquets touffus qu'un jour naissant colore,
On entend les oiseaux égrener dans les airs
Le trille harmonieux de leurs joyeux concerts.

---

(1) La cuisinière du collège.
(2) Vieil employé du collège.

Le chant sitôt fini, la pipe est allumée;
En épais tourbillons la légère fumée
Parfume l'atmosphère et satisfait le cœur.
Des écoliers fumer! oh! quel parfait bonheur!
Bientôt l'Alma Mater disparaît à la vue,
Tandis que le soleil au ciel perce la nue.
Tous admiraient les feux de sa lumière d'or,
Et le cœur de chacun redevenait plus fort,
Quand, soudain, la Gaîté, sur l'aile d'un nuage,
Descend sur les héros et leur tient ce langage:
" O sages qui cherchez la joie et les plaisirs,
" Ecoutez-moi, je viens combler tous vos désirs.
" Reprenez en commun cette voix argentine
" Que vous fîtes entendre au bord de la colline.
" Jouissez tout le jour de votre liberté,

" Chassez l'âpre tristesse et suivez la Gaîté.
" Ainsi, je vous promets une heureuse journée,
" L'ennui n'atteint que ceux qui m'ont abandonnée ;
" Reprenez votre route et le cœur plein d'ardeur,
" Vous atteindrez bientôt le palais du bonheur........"
A ces mots, la Gaîté cessant son babillage,
Disparaît à leurs yeux dans le fond du nuage.
Les héros rassurés par cet heureux discours,
A leur franche allégresse accordent libre cours.
Sur le mont d'alentour flotte une vapeur moite,
Où du soleil ardent la lumière miroite ;
La neige durcie au souffle des aquilons,
A chaque mouvement craque sous les talons ;
Le givre du matin parsemé sur les branches
Couronnes les buissons de vastes nappes blanches.

Nos voyageurs ravis de ce qu'ils ont pu voir,
Reprennent leur chemin l'âme pleine d'espoir.
Tel, on voit un essaim de légères abeilles,
Après s'être arrêté sur des roses vermeilles,
S'envoler à grand bruit, en gros nuages d'or,
Emportant dans leur sein leur fertile trésor.
Tel que l'oiseau porté sur l'aile de la brise,
Aldéric ne sent pas le poids de sa valise ;
Il marche, il court, il vole, et ses pieds toujours bons
Touchent à peine à terre, il ne va que par bonds.
Alphonse Deux, par un raisonnement fort juste,
Déclare être rendu sur les terres d'Auguste.
Oui, voyez le palais d'Auguste Giraldeau
Qui s'élève là-bas sur le flanc d'un coteau......
On croirait que plusieurs ont aux talons des ailes,

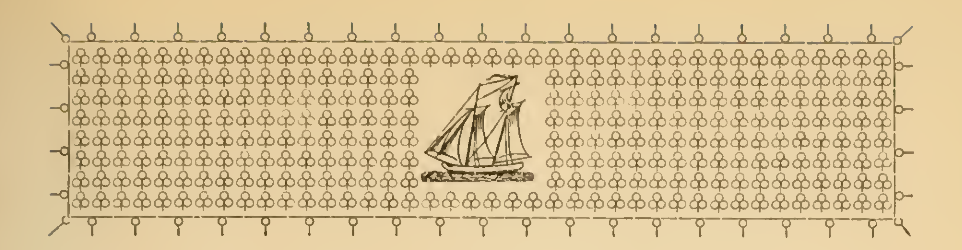
Ils peignent dans leurs bonds les légères gazelles.
Ceux-là qui, sans fatigue, ainsi font le chemin,
Sont ceux qui n'ont jamais de paniers à la main.
Et si vous en doutez, interrogez Alphonse,
Il pourra, j'en suis sûr, vous rendre une réponse.
Son orgueil a voulu porter deux petits pains,
Et vous ne croyez pas comme il eut mal aux reins !
Charles, dans le trajet, plus rusé, plus habile,
Résolut de marcher le premier de la file.
Ceux d'en avant, lassés de porter les paniers,
Les laissaient sur la route attendre les derniers.
Mais oublions un peu cette habile tactique,
Pour entendre Thomas qui fredonne un cantique.
Tels les chantres des bois, cachés dans les buissons,
Se taisent pour goûter les joyeuses chansons

Que le gai rossignol, de sa voix argentine,
Fait retentir, au loin, l'écho de la colline,
Tels les quinze héros ont arrêté leurs pas,
Enchaînés, suspendus aux lèvres de Thomas !
La fatigue pourtant éteignait le courage,
Et Louis demandait si bientôt le voyage
Allait se terminer, quand, soudain, une voix
Qui tira du sommeil tous les échos des bois,
Cria : " Nous arrivons ! " D'un geste de sa canne,
Auguste, à deux arpents, nous montre la cabane.
Le poids de la fatigue est devenu léger :
Le bonheur nous sourit sous un ciel étranger !
De gros nuages gris que forme la fumée
S'élèvent dans les airs, et la brise embaumée
Nous donne un avant-goût des suaves douceurs

Que l'érable, en ces jours, nous offre par ses pleurs.
La troupe de héros, l'âme pleine d'ivresse,
Entonnant en commun un long chant d'allégresse,
Chante le gai refrain : " Amis, nous y voilà ! "
A quoi l'écho répond : " Halte là, halte là ! "

FIN DU PREMIER CHANT.





DEUXIÈME CHANT.

À LA CABANE.

Les longs cris que la foule émet avec ensemble
Ont étourdi les gens que le sucre rassemble.
En toute hâte on sort, on nous entend, nous voit,
Et puis, avec bonheur, un bon vieux nous reçoit.
A le voir, sa gaîté nous est déjà connue.
On lui presse la main, souhaite bienvenue.

“ Si je suis charbonné, n'ayez pas peur de moi,
“ Nous dit-il, j'ai du sucre et chacun est chez soi.
“ Approchez-vous du feu ; bien que la matinée,
“ Promette à vos désirs une heureuse journée,
“ Il ne fait pas trop chaud, et surtout dans ce lieu,
“ On aime, assez souvent, à caresser le feu.”
Tandis que du foyer on s'approche en tumulte,
Sur notre parenté le bon vieux nous consulte.
De ses mots pleins de sel notre gaîté renaît ;
Il n'est, dans un instant, pas un qu'il ne connaît.
Mais, bientôt on arrive à l'heure solennelle,
Où le réduit, à flots, dans les vases ruiselle.
Il se roule, bondit, il s'arme de fureur,
Puis, en gonflant parfois coule à l'extérieur.
Des nuages épais d'une vapeur humide

Planent en tourbillons au-dessus du liquide,
" Venez, nous dit le vieux, boire cette liqueur,
" Venez de ce réduit déguster la saveur."
Il a dit, et la troupe en un cercle prend place,
Puis, devant la bouilloire étale son audace;
Mais chacun maudissait la chaleur du réduit,
Dès qu'à l'intérieur il s'était introduit.
On dirait, à les voir autour de la marmite,
Des diables grimaçant, buvant de l'eau bénite.
Chacun court au dehors en emportant son pot.
On les entend gémir et crier : " que c'est chaud !"
Mais la neige a vaincu la chaleur qui les blesse,
Chacun est dans sa coupe et boit avec ivresse.
Après s'être abreuvé de ce nectar des dieux,
Des douceurs de la pipe on devient amoureux.

Près du foyer ardent qui flambe et se consume,
A la mode iroquoise on s'assied et l'on fume.
Cependant le soleil insensible à nos vœux,
Montait, montait toujours dans la voûte des cieux.
Hélas ! il paraissait dire cette parole :
" Je passe et la moitié de ce beau jour s'envole."
Plus d'un à Josué voudrait être pareil,
Pour immobiliser les rayons du soleil.
Vœux superflus ! Le temps à flots rapides roule
Dans la mer du passé comme l'onde qui coule.
Bientôt, on nous apprend que midi va sonner,
Et qu'il faut, à tout prix, préparer le dîner.
Alphonse Deux, connu par son expérience,
Est élu cuisinier aux vœux de l'audience.
Aussitôt, les yeux bas, avec humilité,

Il accepte l'honneur de cette dignité.
Mais comme il a besoin du secours d'un vicaire,
On proclame au scrutin l'élection d'Hilaire.
Et ce deuxième choix met le comble à nos vœux ;
On a, dit-on, élu deux maîtres cordons bleus.
Pour mieux s'en assurer on les met à l'épreuve,
Et de leurs savoir-faire ils donnent mainte preuve,
Ils montrent que jamais dans l'univers entier,
Les renommés Vatels n'ont mieux su leur métier.
Hilaire que l'ouvrage éloigne de sa pipe,
Est bourru cependant, et fait, parfois, la lippe.
Mais comme il a bon cœur, l'intérêt général
Le fait se consacrer tout entier au régal.
Tous les héros remplis d'une gaîté badine
Sont prêts à savourer les fruits de la cuisine,

Quand, soudain, trois géants, par l'odeur attirés,
Viennent donner la peur à nos plats préparés.
C'est un fils d'Esculape à bedaine honorable,
Où pourrait s'engouffrer tous les mets de la table.
Mais certes, le second au premier fait honneur,
Et ne lui cède en rien le prix de la grosseur.
Puis, le troisième, avec les deux paniers qu'il porte,
Est si gros qu'il a peine à passer dans la porte.
Ensuite on nous dira, d'un ton audacieux,
Que c'est monsieur "Lapuce;" êtes-vous sérieux?
Il est vrai, la litote a souvent de l'audace,
Mais ici, ce me semble, elle n'a pas sa place.
Qu'importe, ces messieurs méritent des égards;
Revenons au dîner qui sourit aux regards.
Par la troupe, bientôt, la table est entourée,

Et la foule devient de plus en plus serrée.
Les estomacs creusés par un grand appétit,
Bercés d'un doux espoir attendent le rôti,
Quand, bientôt, de la table un cuisinier s'approche,
Apportant dans un plat grillades à la broche.
Plusieurs, très affamés, les dévorent des yeux,
Les becs plus délicats attendent les plats d'œufs.
L'assistant-cuisinier apporte deux assiettes
Où l'on voit s'étaler deux riches omelettes.
La douceur du "réduit" fait oublier le thé,
Et chacun s'en procure en grande quantité.
Maintenant, sans tarder, les bras, avec courage,
Pour servir l'estomac se mettent à l'ouvrage,
Aux fourchettes supplée une palette en bois,
Et d'autres moins gênés se servent de leurs doigts,

Après tout, à quoi bon tant de délicatesse,
Quand la soif nous dévore et que la faim nous presse!
Nos deux bons cuisiniers ne font qu'aller, venir,
Et leur habileté peut à peine fournir.
Eugène, à ce repas, quoique jeune pygmée,
De mangeur accompli soutint sa renommée.
Au milieu du dîner, trop plein pour avaler,
Hélas! faut-il le dire, il fallut le fouler!
Ce procédé, commun chez les tributs indiennes,
Prit place, ce jour-là, dans nos mœurs canadiennes!
Eugène, d'abord, tint compagnie aux premiers,
Et, chose étrange, il fit rester tous les derniers.
Bientôt devant les plats la foule extasiée,
N'ayant plus d'appétit, se sent rassasiée.
On se lève de table, on prend un petit coup,

Non de brandy, de vin, mais de réduit qui boût.
Après que du nectar on s'est sucré la bouche,
On s'assemble en un cercle, et l'on tirer une touche.
Que j'aurais voulu voir notre cher Antipal (1)
Assis, en ce moment, au foyer principal;
Qu'il aurait fait d'efforts de nez et de poitrine,
Pour chasser loin de lui l'impure nicotine!
Mais quand on a fumé deux pipes d'un seul trait,
Le tabac, à mon sens, n'a plus aucun attrait;
Ses charmes ne sauraient plus captiver personne.
Trop fumer finit par devenir monotone.
Ainsi pour établir de la variété,
Sans pourtant du plaisir détruire l'unité,

---

(1) Pseudonyme de l'auteur de "La Tabacomanie," poème qui paraissait sur l'*Echo de Bourget,*" journal du collège.

Chacun parle en savant de mainte et mainte chose.
Pour le bien général le vieux Mentor propose
Qu'il est un seul moyen de pouvoir s'arracher
Au spleen qui nous menace, et c'est d'aller lécher.
Aussitôt dit, plusieurs font de grandes palettes ;
La beauté n'est pour rien pourvu qu'elles soient faites.
Tel raisonne un élève en un thème latin,
Quand il a pour le faire attendu le matin,
Que m'importe, dit-il, que le latin écrase,
A quoi bon tant viser au beau tour de la phrase,
Pourvu que chaque mot se trouvera rendu,
A la perfection je n'ai jamais tendu.
Et son esprit bercé de ces belles pensées
Nous fait voir en latin des choses insensées
Qui, dans notre français, étaient des monuments.

Mais sans pousser plus loin ces vains raisonnements,
Allons tous de lécher contenter notre envie,
Allons boire un nectar que Jupiter envie.
Les Cyclopes du feu méprisaient la fureur,
Imitons leur exemple et bravons la chaleur.
Allons à la bouilloire en généreux, en hommes,
Déguster la "trempette" et montrer qui nous sommes.
En ce moment, lecteurs, ne vous attendez pas
Que j'aille du réduit décrire les appas.
A sa douceur d'abord tout notre être frissonne,
Mais la seconde fois la palette est moins bonne,
Puis en troisième lieu, ce n'est bon qu'à moitié,
Au quatrième tour, eh ! bien, ça fait pitié,
Puis au cinquième enfin, si quelqu'un s'en informe,
Je lui dirai vraiment qu'on lèche pour la forme.

Mais le réduit devient de plus en plus épais,
Bientôt il est en tire et se colle au palais.
Alors le vieux Mentor nous donne un avis sage ;
C'est de prendre des œufs le léger coquillage,
Et de s'en faire autant de petits sucriers.
C'était un bon conseil, ainsi que vous voyez.
Aussi s'empresse-t-on de le suivre à la lettre ;
On s'empare des œufs, on se hâte d'y mettre
La tire qui s'étend en de larges fils d'or.
Ah ! c'était beau, vraiment, mais bien plus chaud en-
[cor !
On se brûle les mains pour tenir la coquille,
On l'échappe, elle tombe et le tout se gaspille.
Malgré tant de revers, les plus ambitieux
Viennent à bout d'emplir une douzaine d'œufs ;
Bientôt le dernier plat ne contient plus de tire,

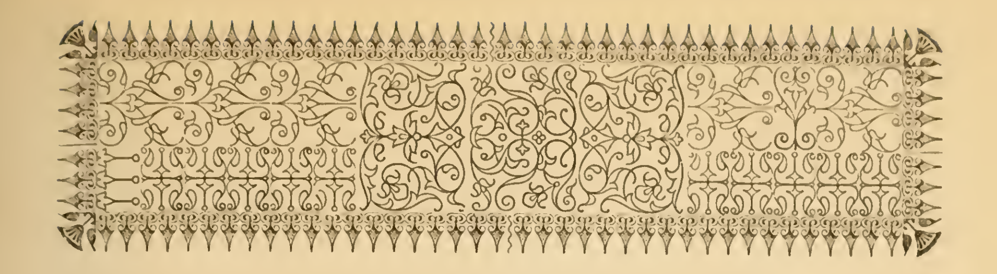
Et le cœur satisfait la foule se retire.
Pour s'amuser encore on invente des jeux,
Où le vainqueur reçoit les honneurs sur les lieux.
Hilaire, nommé juge, improvise une scène
Sur laquelle, avec art, son pathos se déchaîne.
De la littérature il étale les fleurs,
Et de sa flamme embrase une troupe d'acteurs.
On commence à jouer une pièce tragique
Qui, bientôt, se termine en opéra comique.
Comme Hilaire avait eu le rôle principal,
La foule lui décerne un hourra général.

. . . .

Cependant le soleil de ses flèches dorées
Ne fait plus qu'effleurer les forêts empourprées.
Il semble s'animer d'une nouvelle ardeur

Pour marquer ce beau jour des feux de sa splendeur ;
Mais il baisse pourtant ; bientôt la forêt sombre
Aux ordres de la nuit se couvre de pénombre,
Et nous fait regretter notre aimable séjour.
Avec chagrin, alors, nous songeons au retour :
Nous voyons nos plaisirs passer comme en un rêve
Qu'on voudrait prolonger, mais que le jour achève.
Le souper très frugal est pris en un clin d'œil,
Et chacun d'un panier se charge avec orgueil.
Si le départ est prompt, ce n'est pas qu'on s'ennuie,
Mais, là-bas, le temps noir nous promet de la pluie.
Au maître du logis on laisse le bonsoir,
Et quelques-uns, en sus, ajoutent l'aurevoir.
Nous partons d'un pas lent à travers la clairière,
Jetant, de temps en temps, un regard en arrière.

FIN DU DEUXIÈME CHANT.



TROISIÈME CHANT.

LE RETOUR.

La troupe d'écoliers naguère si joyeuse
Commençait à trouver la route douloureuse.
En effet la journée allait bientôt finir ;
Il n'en resterait plus qu'un riant souvenir.
Chacun marchait tranquille étouffant sa tristesse,
Quand le brave Raoul, en fils de la sagesse,

Fit arrêter la troupe et lui tint ce discours :
" Mes compagnons, il faut laisser au temps son cours ;
" A quoi bon s'attrister ? la journée est finie,
" Nous avons bu le miel, il faut boire la lie.
" Nous sommes ainsi faits ; aujourd'hui les plaisirs
" Font naître dans nos cœurs un monde de désirs,
" L'imagination veut en saisir l'image,
" Mais le temps vient lui dire : halte ! c'est un mirage !
" De même la nature, en un brûlant désert,
" Au voyageur lassé d'avoir longtemps souffert,
" Souvent fait voir au bout d'une route lointaine,
" Dans un prisme menteur les eaux d'une fontaine.
" Et si le pèlerin cède à l'appât trompeur,
" Il n'ira que plus loin déplorer son malheur ;
" Car le chemin qu'il suit sans cesse se prolonge,

" Et ce qu'il voit au bout n'est qu'un riant mensonge.
" C'est ainsi que toujours l'illusoir aujourd'hui
" Se présente à nos yeux, nous échappe et nous fuit.
" Sachons nous élever au-dessus du vulgaire.
" Ne nous attachons pas aux plaisirs de la terre,
" La vie est un rosier garni de mille fleurs
" Dont l'odeur agréable enivre tous les cœurs.
" Heureux celui qui sait moissonner les plus belles,
" Sans rougir de son sang les épines cruelles !
" Des plaisirs innocents nous avons bu le miel,
" Ne pourrions-nous boire une goutte de fiel ?
" Souvenons-nous que nous portons le nom de sa-
[ges !......"
Raoul avait parlé ; déjà sur les visages
Honteux d'avoir forfait un instant au devoir,
Commençait à reluire un doux rayon d'espoir.

Et déjà les esprits secouant la tristesse,
Donnaient un libre cours à la franche allégresse.
Raoul, plein de lui-même, enflé de son succès,
En triomphe est porté quelques instants après.
Tel, jadis, on voyait aux plus beaux jours d'Athènes,
Tout un peuple acclamer l'orateur Démosthènes,
Quand celui-ci plaidant avec un fou succès
Faisait pleurer la foule et gagnait des procès.
De nos quinze héros la troupe consolée
Poursuivit son chemin à travers la vallée.
Il fallait se hâter, il était déjà tard,
Et les braves craignaient d'arrriver en retard,
Car le bon directeur, quoique pour eux un père,
Les aurait regardé d'un œil un peu sévère.
Le colossal Maurice, avec son air altier,

A travers les buissons s'avance le premier ;
Mais nul ne put trouver la véritable route,
Car la nuit dans les bois faisait planer le doute.
N'ayant pas remarqué le sentier, le matin,
Il fallait, à tatons, chercher le droit chemin.
Aldéric, cependant, rempli de prévoyance,
Sur les plus arriérés ayant pris de l'avance,
Le découvrit bientôt à ses chers compagnons
Qui l'allèrent rejoindre en trois ou quatre bonds.
Et de leur amitié lui donnant témoignage,
Ils firent un brancard tapissé de feuillage,
Couronnèrent le tout d'un voluptueux dais ;
Deux portèrent le preux couché sur ce lit frais,
Et le reste entonnant une chanson comique,
Suivit en ricanant le cortège rustique.

Mais tandis que la foule escorte le héros,
Et dans de longs discours le loue à tout propos,
A l'horizon lointain l'aquilon avec rage,
Prépare, en un clin d'œil, un redoutable orage.
L'obscurité du ciel inspire la terreur,
Et d'un ouragan semble être le précurseur.
Les nuages portés par les vents en furie
Brisent du firmament la touchante harmonie,
Et se heurtent entre eux. Les scintillants éclairs
De leur course rapide illuminent les airs;
Et les sourds roulements du tonnerre qui gronde
Ajoutent le sinistre à cette horreur profonde.
La pluie alors commence, et nos piétons surpris
Sont forcés d'arrêter pour chercher des abris.
Les pins de la forêt de leur épais ombrage

Les défendent, un peu, des fureurs de l'orage,
Mais Eugène, ennemi de l'électricité,
Déclare qu'on est pas du tout en sûreté,
Et se ressouvenant des lois de la physique,
Il fait voir que l'on est dans un état critique.
" Car les pointes, dit-il, attirent les éclairs,
" Et comme ces grands pins s'élèvent dans les airs,
" Il pourrait, sans miracle, arriver que la foudre,
" En tombant sur leur front, nous réduisit en poudre.
" Donc, il importe fort de quitter ces hauteurs
" Et d'aller, à tout prix, chercher refuge ailleurs."
Il dit ; son sage avis, sans aucun commentaire,
Est suivi sur-le-champ. On se lève de terre,
Chacun prend son bagage et poursuit son chemin ;
Puis, pour narguer le temps, on entonne un refrain.

Après quelques instant d'une marche hâtive,
Sur le vaste terrain du collège on arrive.
La pluie avait cessé, le vent était moins grand,
Et bref, notre malheur n'était plus qu'apparent.
De notre Alma Mater, à travers la clairière,
On aperçoit déjà l'éclatante lumière.
Sans doute pour chômer la fin de ce beau jour,
Le public du collège attend notre retour.
Mais non, pour célébrer notre pèlerinage
Personne n'est sorti de son milieu d'usage,
Car le bedeau, toujours fidèle à son devoir,
Avait sonné la cloche à l'heure du dortoir;
Et tous les écoliers prompts à l'obéissance,
S'en allaient se coucher en gardant le silence,
Et les quinze héros, imbibés jusqu'aux os,

Suivirent leurs amis jusqu'au lieu du repos.
Leurs membres engourdis au froid de la journée,
Reprirent leur chaleur dans les bras de Morphée,
Et la nuit, leur esprit, dans des beaux rêves d'or,
Vers les lieux si chéris reprenait son essor.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER CHANT.

Collège Bourget, 25 mars 1894



ERRATA :

Page	38, premier vers,	lire :	*la* au lieu de *sa*.
"	103, deuxième vers,	"	*crimes* au lieu de *crime*.
"	108, dixième vers,	"	*étourdie ;* au lieu de *étourdie*
"	150, septième vers,	"	*nom* au lieu de *non*.
"	160, dernier vers,	"	*couronne* au lieu de *couronnes*.

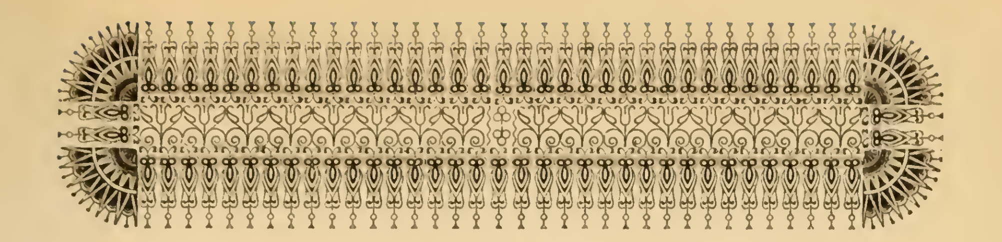


TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



